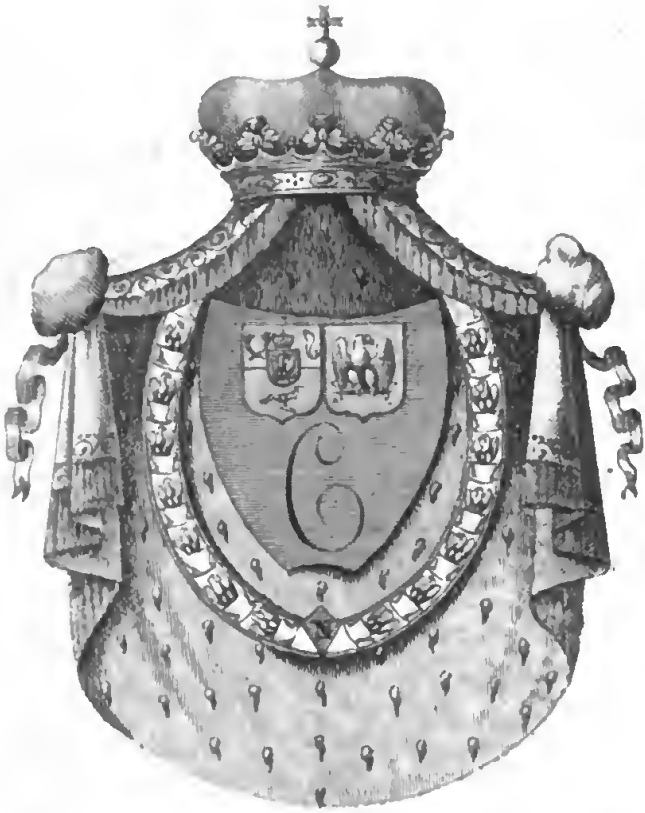
7407



Polon. XXXVII-25

Digitized by Google

MÉLISE.

Digitized by Google

584564

MÉLISE,

ANECDOTE.

A PARIS,

Chez P. GUEFFIER, Imprimeur-Libraire, rue du Foin, n°. 18;

Et chez DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, galerie de Bois, n°. 243.

1813.

Digitized by Google

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le titre d'Anecdote, que l'on donne à ce petit ouvrage, annonce qu'aux noms et au lieu de la scène près, tout ce qu'on y lira est vrai.

L'auteur en tenoit les détails de Mélise, son amie intime, et qui ne lui avoit rien caché de ce qui s'étoit passé dans son ame.

A la finesse des observations, à l'aperçu si délié de ces trépidations fugitives qui, dans certaines occasions, agitent le cœur, il auroit été facile de reconnoître le sexe de l'écrivain, quand même

il eût voulu le cacher. Une femme seule est susceptible de cette délicatesse de tact qui lui révèle des sensations dont souvent celui qui les éprouve ne compte pas avec lui-même.

Nous ne parlerons pas du style de cette production, et nous ne dirons rien de plus de son auteur. Le lecteur jugera sans nous du premier; quant à la personne, l'*anonyme* ne lui suffiroit pas, elle aspire au plus parfait *incognito*.

MÉLISE.

Une nombreuse société s'étoit réunie à la campagne de Mélise, comtesse de Belleville. A la suite d'un dîner élégant, on jouissoit de la fraîcheur d'une belle soirée d'été, dans des jardins charmans. Une aimable liberté succédoit, pour ceux qui désiroient de se rapprocher, à cette gêne qu'on éprouve toujours, plus ou moins, dans un grand dîner, où l'on choisit rarement ses voisins : les uns parcouroient des bosquets rians ; d'autres se promenoient dans de longues allées, restes majestueux d'un parc antique. Le jeune comte d'Hasfeld, séparé depuis deux mortelles heures de Mélise, qui

à dessein, l'avoit fait placer à table, à dix personnes d'elle, et peut-être à dessein aussi entre la baronne de Courcy, sa vieille tante, et son curé, étoit aux anges de pouvoir se rapprocher de l'être pour lequel il éprouvoit un sentiment vif et vrai. Présenté depuis trois semaines chez Mélise, il avoit éprouvé pour elle, à la première vue, ce mouvement de préférence auquel un homme cède toujours, parce qu'il en espère ou du bonheur ou du plaisir, ou tout au moins une agréable occupation pour son esprit. Il avoit déjà remarqué qu'il pourroit bien plaire un jour à cette jeune veuve si farouche, qui refusoit tous les mariages qu'on lui proposoit; qui dédaignoit l'amour, et qui venoit de quitter Paris pour se fixer à la campagne, afin de se dérober aux empressemens de ses admirateurs. Quelque découragé

que fût le Comte, par tout ce qu'il savoit de Mélise, il se disoit cependant tout bas, qu'il feroit bien de continuer à se livrer à ce qu'elle lui inspiroit d'agréable. Un homme se fait cette confidence à la première révérence, au premier regard qu'il obtient d'une femme. Cependant, d'où venoit l'éloignement de Mélise pour former le nœud d'un nouvel hyménée? C'est ce que le comte d'Hasfeld ne comprenoit pas; c'étoit le mystère qui piquoit le plus sa curiosité.

Mélise n'avoit pas encore vingt ans, et déjà elle avoit été long-temps malheureuse. Entrant à peine dans son adolescence, victime d'un hymen mal assorti, elle avoit vu six belles années de sa première jeunesse se flétrir près d'un vieillard cacochyme et grondeur. Confinée par l'excessive jalousie de son mari au fond de la Bretagne, elle le

soigna dans la maladie lente dont il mourut, avec ce zèle qui, chez un être vertueux, prend toujours la teinte du sentiment, et elle le pleura sincèrement. Mélise revint alors à Paris, où le peu de parens qu'elle avoit étoient établis; ce n'étoient, pour la plupart, que des parens éloignés, mais c'étoient toujours des liens; et l'isolement d'affections pèse plus que tout autre fardeau sur un cœur véritablement sensible. Orpheline dès l'âge de treize ans, elle n'avoit ni su, ni voulu résister aux dernières volontés d'un père qui, à son lit de mort, lui avoit prescrit, en lui laissant une fortune immense, de prendre pour protecteur son meilleur ami, assez âgé pour être son aïeul. La seule consolation de Mélise, pendant son long séjour en province, elle l'avoit trouvée dans l'*amitié* d'un voisin très-lié avec son mari; et ce voisin lui pa-

roissoit le plus vertueux, comme le plus aimable des hommes. Elle avoit regardé comme une faveur du ciel l'arrivée de cet *ami* dans le voisinage de la terre qu'elle habitoit; et celui-ci ayant conçu le projet de se ménager un cœur tout neuf, feignit de l'aimer avec idolâtrie. Elle lui plaisoit en effet; mais il n'étoit pas susceptible d'un attachement profond, et ne vouloit point de liens qui le gênassent. Il lui fut aisé, en plaignant Mélise, en lui prodiguant les soins touchans d'un vif intérêt déguisé sous le voile de la plus pure amitié, de s'en faire chérir sincèrement; mais le cœur de Mélise ne devoit battre que pour le noble, l'intéressant Edouard d'Hasfeld, et c'étoit à Paris qu'elle devoit rencontrer un homme venu du fond de la Suède pour fixer à jamais sa destinée. Dorval, *l'ami de Bretagne*, croyoit que jamais elle

n'éprouveroit pour aucun autre que lui un sentiment qu'il se flattoit déjà, secrètement, de lui avoir inspiré ; et ces illusions de sa vanité étoient fondées sur la joie marquée avec laquelle Mélise le voyoit revenir auprès d'elle lorsqu'il avoit fait un voyage à Paris. La présence de Dorval rompoit un tête-à-tête insupportable, elle entendoit de lui des paroles consolantes, des propos flatteurs, qu'elle croyoit sincères, et elle se livroit, dans l'innocence de son ame, à témoigner une tendre affection à un homme sans principes, qui méditoit la ruine des siens. Mélise ne connoissoit ni le monde, ni les hommes, et jugeoit leurs intentions d'après la pureté des siennes.

Cependant Dorval sentoit qu'il se perdroit auprès d'elle s'il effarouchoit sa vertu avant de s'être rendu maître de son cœur. Il commença donc par

l'accoutumer à écouter les protestations d'une tendre amitié ; et ce ne fut qu'après et par degrés qu'il risqua l'aveu d'une passion malheureuse, renfermée dans son sein, et dont elle étoit l'objet. Mélise, interdite et muette en l'écoutant, avoit laissé Dorval interpréter son silence d'après le vœu de son amour-propre.

On pouvoit être plus régulièrement belle que Mélise, avoir une taille plus majestueuse, même une tournure plus remarquable ; mais toujours on préféroit Mélise aux femmes qui avoient tous ces avantages sur elle, parce qu'elle avoit ce je ne sais quoi d'affectueux, d'enchanteur dans les manières, qui répandoit sur toute sa personne ce charme inexplicable de la bonté, qu'on a nommé *grâce*, sans réfléchir que c'est le résultat physique d'une qualité morale.

J'ai parlé de la personne de Mélise,

je ne dirai rien de son caractère, c'est en action qu'il se peindra. Je me contenterai de faire observer qu'une amabilité soutenue n'est jamais l'apanage des méchans. On peut bien amuser, faire rire avec des épigrammes, des médisances; mais il y a toujours dans ce genre quelque chose d'aigre ou de sec, qui dénote un mauvais cœur; et les grâces fuyent tout ce qui ressemble à la causticité. C'étoit donc précisément par les qualités que Dorval n'avoit pas, que Mélise lui avoit plu, tant la candeur a de charmes, même pour ceux qui seroient au désespoir d'être obligés de parler son langage. Il trouvoit d'ailleurs piquant de régner sur un cœur novice, et commode de dominer un être sans expérience, dont il pouvoit s'assurer, à ce qu'il croyoit, la tendresse, sans se donner la peine de lui consacrer tout son temps, sans

prendre même celle de le[illegible]mper. Assuré de retrouver toujours Mélise en Bretagne, seule avec son mari, et n'ayant rien de mieux à faire, en son absence, que de penser à lui, il lui paroissoit inutile de lui sacrifier les plaisirs d'une cité brillante où il pouvoit avoir dix aventures dans l'hiver, tandis qu'elle le plaindroit d'être forcé de la quitter pour aller à Paris, et qu'elle souffriroit du violent chagrin dans lequel elle l'y croiroit plongé en son absence. Lorsque Dorval avoit passé tout l'été et l'automne dans sa petite terre, il supposoit la nécessité absolue d'un voyage dans la capitale. Ne pouvoit-il absolument trouver un prétexte bien plausible, il mettoit en jeu sa délicatesse, la crainte des propos. « Que » penseroit votre mari, » disoit-il à Mélise, « de me voir passer un hiver à la » campagne? » Dorval savoit bien que le

Comte ne pensèroit rien de ce qu'il affectoit de redouter, parce que ce mari, si jaloux, ne l'étoit point de lui. Il l'avoit captivé par ses manières insinuantes, par l'apparence du plus parfait dévouement ; et le vieillard morose étoit la dupe de son extérieur sévère et de sa profonde hypocrisie. Mais aussitôt que la santé du Comte avoit commencé à décliner, une nouvelle perspective s'étoit offerte aux vœux de Dorval ; il mit alors la plus grande suite à s'assurer une conquête qui lui promettoit des biens considérables, car Mélise n'avoit point d'enfans, et il se montra le plus tendre et le plus passionné des hommes. Cette année-là, il passa tout l'hiver à la campagne. Lorsque Mélise fut devenue veuve, il la suivit à Paris. Dans les derniers temps de la maladie de son mari, Mélise n'avoit vu que Dorval et le curé

LETTRE XXXVIII.

Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse Félicie de Blinville.

Paris, 10 février.

Que de lenteurs, que de calculs et de retards! Je suis ici depuis deux jours et vous ne m'avez pas encore procuré présentation, rendez-vous, tête-à-tête!... Mes créanciers sont encore plus pressés que moi : vous me ruinez, ma belle amie; songez donc que je suis sans crédit, que je suis perdu! Briller est le seul moyen de plaire : si j'aime la fortune, c'est qu'elle renferme et donne tout. Je vois dans

l'or tous les charmes, tous les plaisirs de la vie! Tout s'achète: honneurs, réputation, gloire, succès, tout appartient au riche : rendez-moi donc l'heureux époux de votre Valérie. Qu'est-il besoin que nous nous voyons? Je vous assure qu'elle me plaît, que je lui conviens et que nous sommes faits l'un pour l'autre. Je ne sais si elle me paraîtra belle ou laide, folle ou sage, aimable ou sotte; mais n'importe, je vous dis qu'elle me ravit: d'ailleurs elle m'aimera. Une jeune innocente qui sort du couvent où elle a discuté mille fois le mariage et l'amour, aime de droit le premier homme qui la regarde. Quant à moi, j'en suis déjà fou. Si pourtant vous croyez cette entrevue indispensable, à ce soir et pas plus tard. Soyez libre, je n'ai

rien à faire, absolument rien : je vous sacrifie et vous consacre tous mes instans.

En vérité je ne vous comprends pas, je vous trouve d'une lenteur et d'une timidité insupportables. La jalousie vous ôterait-elle cette charmante présence d'esprit que sait vous donner la coquetterie? Adroite et délicieuse amie, prenez pitié de ma double impatience, ne redoutez pas tant les principes et l'amour de la marquise. Rendez-moi plus de justice, délibérez moins et agissons. Oui, ce soir au couvent, demain chez Clémentine, et toujours, toujours à vos pieds.

LETTRE XXXIX.

La vicomtesse Félicie de Blinville au chevalier d'Orsy.

Paris, 11 février.

Calmez, mon cher chevalier, vos tendres inquiétudes. Nous irons demain à l'abbaye aux Bois; je vous y ménage une double entrevue. N'oubliez pas que, pour plaire, il ne faut avoir aucune physionomie à soi, mais emprunter celle qui convient. La vôtre est d'une mobilité charmante. Songez que vous allez paraître aux yeux de la prudente Valérie, songez que Clémentine est vertueuse : n'allez donc pas afficher

vos prétentions, bavarder sans rien dire, et vous montrer tel que vous êtes.

Rompez promptement avec la duchesse; surtout des détails sur cette rupture : j'aime beaucoup les ruptures : ce contraste de bonne foi et de perfidie, de douleur et de gaîté, plaît à mon esprit. J'aime à la fureur le désordre et même un peu le désespoir.

LETTRE XL.

Fanny Felmore à Valcé.

Londres.

Valcé, tu n'étais pas le même hier au soir : j'ai surpris des larmes dans tes yeux; tes caresses étaient contraintes, des soupirs gonflaient ta poitrine. Dis, ô mon bienaimé, quelle peut être la cause secrète d'un trouble qui porte la douleur et l'inquiétude au fond de mon ame? Je cherche en vain à me trouver quelque tort, je n'ai que ceux qu'entraîne un excès d'amour. Oh! réponds, cruel, as-tu jamais inspiré un attachement plus vif et plus ten-

dre? ne t'ai-je pas tout sacrifié? n'ai-je pas exposé pour toi mon sort, ma fortune et ma vie? Qui t'aimera comme Fanny? qui bravera comme elle et pour toi tous les dangers, tous les malheurs? Ne vivant que pour t'aimer, hélas! je ne suffis pas à ton ame! Tu parles de remords: ah! si tu les éprouves, c'est Fanny qu'ils doivent avoir pour objet; c'est moi que tu as trahie, et non ta Clémentine, source de tous mes maux: tu m'appartenais par tes sermens, notre amour et mon abandon: je m'étais confiée toute entière à ta foi. Quand je t'aperçus, hélas! et qu'un sentiment si vif remplit toute mon ame, m'annonçait-il que je voyais celui qui devait un jour me livrer à un éternel désespoir.? C'est à moi que tu fus parjure lorsque tu

reçus la main de Clémentine. Oui, tu m'appartenais par tous les nœuds les plus sacrés, rien ne peut nous désunir : j'en crois tes sermens et mon cœur, plus qu'une vaine cérémonie où l'amour n'a point de part. Dis, qu'as-tu promis à Clémentine que tu ne m'aies juré mille fois ? Quelle preuve as-tu de son amour ? combien n'en as-tu pas du mien ? Chaque jour, chaque instant de ma vie sont à toi ; les heures d'absence, je les donne à ta pensée; tout ce qui n'est pas toi m'importune. Je fuis un monde qui nous sépare, et des plaisirs qui ne me viennent pas de ton amour. Je pense par ton ame, je n'ai de goûts que les tiens, je ne veux d'empire que sur ton cœur.... et tu soupires ! et des larmes baignent tes yeux ! et mes caresses ne

même nature, la seule fois où il lui avoit parlé de mariage elle avoit senti, à l'effroi dont l'idée de devenir sa femme l'avoit saisie, à quel point elle s'étoit trompée; et si elle ne s'en étoit pas positivement expliquée, la crainte seule de l'affliger lui avoit fermé la bouche. Cette conduite ne seroit peut-être pas absolument exempte de blâme dans une femme de plus d'expérience que Mélise, mais elle est bien excusable dans celle qui, mariée à treize ans, est restée jusqu'à dix-neuf au fond d'un vieux château, tête-à-tête avec un vieux mari.

Cependant Dorval, un peu déjoué dans ses projets, sentit qu'il blessoit le cœur de Mélise, qu'il l'aliénoit par ses reproches, et se décida, pour en finir, à avoir une explication avec elle. Un jour où le plus beau temps du monde lui permit de prendre sa

course vers Bois-Fleuri, à cheval[1], il y arriva de bonne heure, obtint de Mélise un entretien qu'il demanda solemnellement. Mais au lieu de solliciter le don de sa main avec cette timidité qui dénote la crainte modeste de ne pas obtenir ce qu'on désire, il fit la gaucherie de la réclamer comme se croyant certain de voir sa proposition acceptée.

Dans un cas pareil, la femme la plus timide trouve du courage dans le sentiment de sa dignité ; et Mélise lui témoigna tout son étonnement d'un air fier et blessé, qui lui sauva l'embarras d'une réponse décisive qu'elle prévoyoit devoir être suivie d'un violent orage. Qu'on se rappelle que Mélise n'a que vingt ans. Elle n'évita pourtant pas la scène qu'elle redoutoit ; et Dorval se laissant dominer par la fougue de son humeur, fournit à Mélise, par la que-

relle qu'il lui fit, un moyen de se tirer d'affaire en gardant le plus profond silence. Il lui reprocha alors sa prétendue coquetterie vis-à-vis de lui, commença par lui jurer: qu'il ne l'aimoit plus, qu'il renonçoit à elle, et finit par lui protester qu'elle n'en épouseroit point d'autre que lui, car la colère n'a jamais le sens commun. Ce jour-là Dorval se perdit complètement dans l'esprit de Mélise, en lui laissant cependant la crainte vague de lui avoir donné quelques droits sur elle par sa conduite depuis qu'elle le connoissoit.

Après le départ de Dorval, consternée des reproches qu'elle venoit d'essuyer, Mélise fondit en larmes, et, dans l'innocence de son cœur, crut devoir se promettre de n'épouser ni Dorval, ni aucun autre, ne prévoyant nul bonheur avec un homme du caractère de Dorval, et ne voulant pas

lui faire l'injure de lui préférer quelqu'un. Elle étoit dans cette disposition d'esprit, lorsque le comte d'Hasfeld lui fut présenté par son Ambassadeur. Ce fut dans l'après-dîner du même jour où Dorval s'étoit montré à elle sous l'aspect si défavorable d'un tyran irrité, et d'un tyran sans aucun titre pour jouer ce rôle affreux. Le contraste de son air et de son ton avec celui du jeune Suédois étoit frappant. Edouard, fils de l'ancien ambassadeur de Suède à Paris, y avoit passé son enfance, et joignoit à cette aménité qui est le partage des gens de sa nation, tout ce que l'amabilité française a de séduisant et de fait pour plaire; le feu de ses grands yeux noirs annonçoit de l'esprit et de la vivacité, et l'on s'apercevoit aisément que s'il se livroit peu dans le premier moment, une modestie toujours louable dans un jeune homme

de vingt-cinq ans, étoit la seule cause de sa retenue; une taille élégante, un port noble, des manières ouvertes et aisées, répandoient sur toute sa personne un agrément qui prévenoit en sa faveur; aide-de-camp de l'ambassadeur de Suède qu'il venoit de suivre à Paris, il s'étoit distingué à la guerre, et avoit sur Dorval l'avantage marqué de cette tournure militaire qui donne toujours à un jeune homme quelque chose de chevaleresque, lorsqu'elle s'allie aux formes d'une éducation soignée.

Dorval furieux contre Mélise, imagina de lui donner de la jalousie, moyen pitoyable, et que le bon sens seul suffit pour exclure. Je ne le conseille sur-tout point aux femmes, car il les expose au mépris; mais c'est une véritable démence, dans un homme qui craint de ne pas être aimé, de

s'imaginer qu'il parviendra à inspirer de l'amour en feignant de n'aimer pas.

Dorval fut donc trois semaines entières sans donner signe de vie à Mélise ; elle sut que pendant tout ce temps, bien loin d'être malade de chagrin comme elle avoit eu *la naïveté* de le craindre, il s'étoit jeté à corps perdu dans le tourbillon du monde; qu'il étoit gai ; qu'il dansoit ; qu'il avoit été l'ame de deux parties de campagne charmantes; qu'il étoit sans cesse au milieu des plus jolies femmes de Paris; qu'il paroissoit même fort occupé d'une jeune beauté citée pour l'esprit et les agrémens ; et elle en ressentit le plaisir le plus vrai: sa conscience se trouvoit à l'aise. « Dorval pouvoit donc être heureux » sans elle, et son bon cœur n'avoit » point à gémir d'avoir causé son » malheur ! »

Ainsi Dorval manqua précisément son but, parce qu'il employa vis-à-vis d'une femme sensible le manége qui lui avoit souvent réussi pour réveiller l'amour-propre des coquettes. Voyant, cependant, que Mélise ne paroissoit pas s'inquiéter de son absence et de son oubli apparent, il choisit le jour où il savoit qu'elle avoit beaucoup de monde, pour aller à Bois-Fleuri, afin de lui prouver qu'il ne lui faisoit plus que des visites de cérémonie, et affecta une toilette fort négligée, pour faire voir aux autres qu'il avoit toujours *ses grandes entrées* chez elle. Il avoit mis un de ces fracs courts, qui ne sont ni redingote ni habit, et qui vont si mal à un homme d'une taille un peu élevée; il étoit en bottes, avoit un pantalon, un chapeau gris. Le mardi étoit ce qu'on appelle *le jour de Mélise*, et tout le monde y alloit un peu habillé.

Dorval arriva à l'issue du dîner dont nous avons parlé, et cherchant Mélise dans les jardins, précisément du côté où elle n'étoit pas, et retardé dans sa course par toutes les personnes qu'il rencontra, fut près d'une demi-heure à la chercher sans la trouver. Cela avoit donné le temps au jeune Suédois de la joindre, lorsque Dorval apparoissant tout-à-coup à l'entrée d'une allée couverte, arriva précisément pour voir ce charmant jeune homme dont il ignoroit l'existence, assis sur un banc ombragé de lilas, entre Mélise et sa cousine Adeline.

Edouard pouvoit être là aussi bien pour Adeline que pour Mélise; Adeline étoit jolie. Mais rien n'échappe au regard pénétrant de la jalousie, et l'on sait assez que la contenance d'un homme assis entre deux femmes dénote clairement, par la manière dont il

est un peu incliné vers l'une, sans cependant tourner le dos à l'autre, de laquelle des deux il est occupé.

Dorval s'approcha de Mélise avec un trouble et une agitation qu'il s'efforçoit en vain de cacher; il venoit avec l'espérance de la confondre par son air indifférent et dégagé; il espéroit jouir de son embarras, et le sien fut si complet, qu'il donna le temps à Mélise de se remettre du petit saisissement que lui avoit causé son apparition imprévue. Il balbutia quelques excuses sur sa toilette négligée : il avoit, disoit-il, *oublié que c'étoit mardi;* et comme une idée maligne se présentoit plus naturellement que toute autre à l'esprit de Dorval, il avoit lancé à dessein cette phrase, pour apprendre à l'inconnu dont la vue l'altéroit, qu'il pouvoit venir chez Mélise d'autres jours que *les mardis*. Mélise se leva,

n'eut ni le courage de présenter Dorval au comte d'Hasfeld qui lui offrit son bras, ni celui de nommer le jeune étranger à Dorval. Celui-ci, obligé de se contenter d'Adeline pour compagne de promenade, sut d'elle tout ce qu'il désiroit savoir sur le beau cavalier qui marchoit devant lui, et dont il avoit toute facilité d'admirer la superbe taille et l'élégante tournure. Mademoiselle de Clérancvaux apprit à Dorval que le comte d'Hasfeld, présenté depuis près d'un mois chez sa cousine, y étoit revenu plusieurs fois depuis, et que tout le monde dans la maison le trouvoit également aimable et bon enfant; on n'est guère l'un sans l'autre. Aucune expression ne m'a jamais paru plus fausse que celle de *bonne bête*. Un sot n'est jamais bon; il est susceptible, comprend tout de travers, prend mal les

plaisanteries, même les plus innocentes, et quand il se fâche, il se fâche comme un sot, sans que rien puisse le ramener, car la bêtise prend l'entêtement pour de la fermeté. L'éloge qu'Adeline faisoit d'Edouard, désoloit Dorval, et sa vue ajoutoit au mal que lui causoit sa réflexion.

« Il étoit venu *plusieurs fois* chez » Mélise, depuis son imprudente ab- » sence. » On ne se bornoit donc pas à ne le recevoir que les mardis. Ce soupçon épouvantoit Dorval à un tel point, qu'il n'osoit chercher à l'éclaircir. Les fréquentes visites du jeune étranger à Bois-Fleuri lui paroissoient prouver clairement qu'il étoit épris des charmes de Mélise : puisque Mélise l'avoit souffert, il étoit évident qu'elle répondoit (au moins dans le secret de son cœur) à une si dangereuse flamme ; et venant, au milieu de

ses idées, à jeter tout-à-coup un regard observateur sur le couple qui le précédoit, quoiqu'il ne le vît que par le dos, il conclut qu'Hasfeld ne pressant point le bras de Mélise contre son cœur, n'avoit pas encore fait l'aveu de ses sentimens, et que Mélise l'aimoit; car une femme donne le bras à l'homme qu'elle préfère, même sans s'en douter, autrement qu'à tout autre homme. Cette nuance n'échappa point à Dorval. Arrivé au château, il fit si bien, qu'il put se placer à côté de Mélise. Il imagina de la plaisanter sur le *charmant* Suédois. Mélise rougit prodigieusement; Dorval remis de son trouble, et projetant d'avoir le lendemain avec elle une explication plus sérieuse, affecta de lui parler à l'oreille fort long-temps, et fut enchanté de voir tous les yeux tournés sur lui, sur-tout ceux de son rival; enfin il

fit *l'heureux ;* et pour ne point s'exposer à l'humiliation de prendre malgré lui le rôle opposé avant la fin de la soirée, il disparut après avoir dit à Mélise en se penchant vers elle, et assez haut pour être entendu de toute la société, *à demain.* Il partit la rage dans le cœur, mais un peu consolé par l'idée d'avoir porté le trouble et l'inquiétude dans celui d'Edouard, et d'avoir fourni à ce jeune homme l'occasion de s'informer de la nature de ses relations avec Mélise.

Malgré sa grande jeunesse, Mélise avoit, comme une autre, et peut-être plus qu'une autre, ses ennemis ; on en a toujours avec des avantages marqués: celui d'être chérie de tous ceux qui la connoissoient comme *excellente personne,* lui eût été plus facilement pardonné par ses rivales de beauté et de grâces, si elle n'y avoit joint le mal-

heur d'être distinguée de tous les gens d'esprit qui la rencontroient, et que les charmes du sien attiroient chez elle; et sa réputation de bonté ne laissoit point aux sots la ressource d'employer contre elle cet argument si faux qui leur est ordinaire, *elle a bien de l'esprit*, donc elle est méchante. Pendant l'année de son deuil, des hommes de lettres, des savans distingués, anciens amis de son mari, avoient été reçus dans l'intimité de son intérieur, et c'étoit ce qui avoit excité le plus de déchaînement contre elle : on l'avoit accusée de *prétentions au bel esprit*. Ce genre d'envie m'a toujours paru le plus singulier de tous, il ressemble à la jalousie sans amour, car ce sont les femmes qui détestent le plus les gens d'esprit et le savoir, qui l'éprouvent le plus violemment. Je ne parle que de l'envie des femmes, car celle des

hommes n'est jamais provoquée par les clameurs d'un sexe dont ils sont les chevaliers : ils se plaisent, au contraire, à se laisser séduire par tout ce qu'il a d'aimable et de brillant ; et s'il est des hommes dont la malignité attaque une femme sous ce rapport, ce sont ceux qui, subjugués par une femme méchante, répètent ses propos pour lui plaire. Dorval qui savoit bien tout cela, s'en fioit aux trois quarts de la société qu'il laissoit chez Mélise, pour le peindre au comte d'Hasfeld comme l'homme destiné à devenir son époux, ou comme son amant, ou tout au moins comme un être qui avoit sur elle des droits quelconques ; mais les efforts de la malice ne peuvent rien sur un caractère ouvert et franc. Edouard, étonné de tout ce qu'il avoit vu et entendu, frappé des chuchoteries qui avoient commencé au dé-

part de Dorval, frappé des demi-mots qu'on avoit affecté de dire à moitié bas, tels que : *ce cher Dorval. A la bonne heure ! Il n'est pas si à plaindre....* intrigué de tout ce manége, resta le dernier, et demanda tout simplement à Mélise, lorsque tout le monde fut parti, en riant, et du ton de la bonne amitié, ce que cela signifioit. Mélise respira en voyant qu'on lui ouvroit une voie à une explication qu'elle-même désiroit, et elle assura Edouard qu'à tout autre que lui elle laisseroit croire tout ce qu'il voudroit, mais qu'elle tenoit trop *à son estime*, pour ne pas lui avouer franchement et ses petits torts involontaires envers Dorval, et l'embarras où elle s'étoit mise sans s'en douter vis-à-vis de lui. Pauvre Mélise ! tu fais plus de cas de l'estime d'un jeune homme que tu connois depuis trois semaines, que de celle de

tout un public qui te condamne peut-être, et que tu ne daignes pas détromper. O Mélise! Mélise! comment ne reconnois-tu pas l'amour à cette inconséquence! Edouard ne s'y trompa point: ses yeux, fixés sur ceux de la jeune veuve pendant le récit qu'elle lui fit de son histoire, s'animèrent de l'expression la plus passionnée; elle crut y voir celle d'un touchant intérêt: et les regards toujours plus enflammés du jeune homme portant le trouble dans son cœur, au moment où elle fut arrivée à l'aveu des sentimens qu'elle avoit cru éprouver pour Dorval, elle dit d'une voix entrecoupée et en hésitant beaucoup: « Je croyois que c'étoit » peut-être de l'amour; je ne savois pas » ce que c'étoit que l'amour.—Eh! vous » êtes sûre, s'écria Edouard, en saisis- » sant sa main, que vous vous trompiez? » —Oh! oui, » répondit Mélise avec un

accent si vrai, qu'il valoit le p
dre aveu. Edouard serra la
Mélise avec transport, et Méli
involontairement : « Non certai
» je ne l'aimois pas ! » Elle
Edouard tomba à ses pieds :
» douce et franche, dit-il avec
» votre candeur est digne des ad
» du monde entier. » Mélise n
dans ce transport que de l'adn
ou plutôt ne voyoit plus rien; ir
de réfléchir ou de raisonner,
vant pour la première fois ce
divin qui attire vers l'objet
sentant tout-à-coup enveloppé
atmosphère enivrant de bon
d'amour, qui, en entourant de
créés l'un pour l'autre, les
en un instant du reste de l'
Mélise inclina doucement sa t
Edouard toujours à ses pieds;
douces larmes coulèrent de s

et baignèrent le front du jeune homme ; et sans savoir ce qu'elle faisoit elle lui tendit la main, en continuant à pleurer. Ému, hors de lui, ivre d'espérance et d'amour, il serra dans ses bras la femme charmante qui le souffroit à ses genoux ; il couvrit ses mains et ses beaux bras des baisers les plus ardens ; et des mots sans suite qui échappoient à Edouard, ajoutoient au désordre d'une ame qui recevoit pour la première fois les douces impressions d'un sentiment délicieux et nouveau. Ces mots, que Mélise entendoit confusément, lui sembloient avoir dans sa bouche une tout autre signification que dans celle de Dorval. *Être adorable, je t'aime pour la vie, mon bonheur dépend de toi seul !* Voilà ce qu'elle recueilloit de quelques phrases décousues qu'Édouard lui adressoit avec un accent toujours plus passionné.

Cependant un moment de silence, où Édouard paroît attendre une réponse, la rend à elle-même. Effrayée de tout ce qu'elle a écouté, rougissant de tout ce qu'elle-même a montré de sensibilité, honteuse des aveux qu'elle a entendus et des caresses innocentes qu'elle a souffertes, elle se relève brusquement, fait relever de même le jeune homme, cache son visage dans ses deux mains, et s'enfuit avec la rapidité de l'éclair. Toute cette scène s'étoit passée dans un cabinet de lecture qui précédoit le salon où Madame de Courcy et Mesdemoiselles de Clérancvaux étoient restées à broder. Qu'on se peigne leur surprise en voyant Mélise accourir au milieu d'elles, rouge, les yeux baignés de larmes, et s'asseoir avec l'air de la plus profonde préoccupation sans leur dire un seul mot. La Baronne ne prenoit jamais garde à

rien de ce qui ne l'intéressoit pas personnellement, et les jeunes personnes n'osèrent pas interroger leur cousine.

Mélise étoit venue là sans savoir pourquoi ni comment. Elle craignoit vaguement qu'Édouard n'y vînt aussi; mais malgré son trouble il avoit eu plus de présence d'esprit que Mélise et avoit couru au jardin. Mélise alla plusieurs fois à la fenêtre et vit le phaëton du Comte dans la cour; *il n'étoit donc pas parti*, et cette certitude charmoit son cœur. Cependant elle trembloit de le revoir. Cette soirée décida aussi du sort d'une autre femme que nous allons faire connoître au lecteur. Croira-t-on qu'un jeune homme distingué, aimable, brave, loyal, tel, enfin, que j'ai dépeint Édouard, soit nécessairement, en raison de toutes ces belles qualités, toujours constant en amour, et moins es-

timé lorsqu'il ne l'est pas? Non, assurément; et du moment qu'il n'affecte pas de se faire un jeu de tromper plusieurs femmes, et qu'on ne le voit changer de passion que deux fois par an, il passe encore pour le Céladon du siècle. Edouard avoit passé l'hiver à Berlin avec une femme de Paris, qu'il avoit rencontrée l'été aux eaux de Pirmont; il avoit formé avec elle une de ces liaisons où un jeune homme apporte rarement de l'amour, et où souvent il a le malheur d'en inspirer. L'homme le plus honnête est obligé de prodiguer à la femme qu'il désire, les mêmes protestations et les mêmes soins que s'il l'aimoit effectivement, sans quoi il ne l'obtiendroit pas. Il est certain que dans l'accent de la passion il y a quelque chose de sensible et de vrai, que le plus habile comédien ne peut jamais imiter parfaite-

ment; mais avec un auditoire disposé à recevoir des illusions, son jeu devient infiniment plus facile. La marquise de Beaubois y fut prise complètement. Elle étoit ce qu'on appelle une jolie femme, sans être ni jolie ni belle: une taille et une tournure piquantes, quelque chose de vif dans les mouvemens et de très-gai dans l'expression de la physionomie, tels étoient les avantages qui faisoient remarquer la Marquise. Elle avoit de beaux yeux, et Edouard ne tarissoit point sur leur éloge; elle se mettoit avec goût et recherche; et Edouard s'extasioit sur son élégance. Voilà bien de quoi se croire adorée : aussi, la Marquise qui, pour le moment, n'étoit point occupée, donna son cœur à un jeune homme qu'elle voyoit depuis quinze jours, en échange de quelques propos galans, sans remarquer qu'il ne lui juroit point

fidélité, qu'il ne formoit aucun plan pour passer sa vie avec elle; car Edouard avoit trop de probité pour promettre ce qu'il ne prévoyoit pas devoir tenir. Une liaison formée aussi légèrement occupa agréablement Edouard pendant tout l'hiver qu'il passa à Berlin, et il vit la Marquise retourner en France, avec la même indifférence qu'il éprouva à cet égard, lorsque, deux mois après, l'Ambassadeur de Suède, à la légation à laquelle il étoit attaché, quitta Berlin pour aller à Paris.

Edouard y retrouva la Marquise: n'ayant rien de mieux à faire, il continua à lui rendre des soins, mais avec l'air de la froideur et de l'ennui. L'élan qu'avoit pris la Marquise, sa tendresse et ses fureurs jalouses en faisoient une amante passionnée, et l'élevoient à une hauteur où Edouard ne pouvoit at-

teindre. Il se trouvoit le plus malheureux des hommes, d'avoir, contre son attente, inspiré ce qu'il n'éprouvoit pas. Tous les frais de sensibilité que fait une femme pour l'homme qui a cessé de l'aimer, sont absolument perdus; il lui en veut de le rendre ingrat; il lui en veut de l'ennuyer et de l'embarrasser par des démonstrations auxquelles il ne peut répondre, et il se trouve tous les jours plus excédé de tout l'amour qu'on lui fait voir. Edouard, craignant d'être trop cruel en avouant à la Marquise qu'il ne l'aimoit point assez pour trouver du bonheur dans l'excessif amour qu'elle lui témoignoit, imagina qu'il étoit *plus délicat* de la dégoûter de lui, en ne lui montrant que cette tiédeur de sentiment, plus pénible peut-être pour celle qui en est l'objet, que l'indifférence, et en ayant toujours l'air, étant

chez elle, de désirer être ailleurs. Il y a pour cela un moyen excellent, c'est de fixer souvent la pendule, et de tirer à tout moment sa montre. Lorsqu'Edouard mettoit en jeu cette manœuvre, la Marquise pleuroit, ou se jetoit à son col. Les larmes ne réussissent qu'une fois quand elles ne réussissent pas pour toujours. Edouard voyoit-il couler des pleurs, il boudoit, ou partoit impatienté. Dans l'autre cas, souvent il lui rendoit ses illusions pour quelques instans; la Marquise se croyoit aimée de nouveau et devenoit d'autant plus insupportable à celui qui ne l'aimoit pas.

Mais ce fut lorsqu'Edouard connut véritablement l'amour, ce fut lorsqu'il sentit toute l'ardeur d'un sentiment vif pour Mélise, qu'il adoroit autant pour ses vertus que pour ses charmes, et dont il espéroit faire la compagne de sa vie; ce fut alors

que la Marquise ne lui inspira plus que du dégoût, et qu'il résolut de rompre avec franchise une chaîne aussi fâcheuse que pesante pour un cœur occupé d'un autre objet. Nous avons laissé Edouard dans le jardin de Mélise, et cette intéressante veuve en présence de ses cousines (la tante brodoit et n'étoit occupée que de son ouvrage), qui, ne pouvant rien comprendre à son trouble, cherchoient à en deviner le motif, lorsqu'elles virent entrer Edouard d'un air calme, mais enchanté, et Mélise rougir à sa vue. Edouard lui demanda s'il pouvoit revenir dîner à Bois-Fleury le lendemain, et Mélise répondit en balbutiant : qu'elle étoit obligée d'aller passer trois jours à Paris. L'idée d'y aller, en effet, au moins pour toute la journée du lendemain, venoit de se présenter subite-

ment à son esprit; d'ailleurs, le souvenir de Dorval s'étant offert rapidement à sa pensée, la crainte d'entendre encore ses reproches et de se trouver entre Edouard et lui, lui causoit une frayeur mortelle. La bonne tante de Courcy, qui ne voyoit ni n'entendoit jamais rien, s'écria: « Comment donc! » ma nièce, vous allez à Paris, et » pour trois jours? mais je ne vous ai » pas entendu parler de ce voyage! — » Ma tante, répondit Mélise, j'ai reçu » une lettre ce matin, je n'ai pas eu » le temps de vous en parler. — Vous » n'avez pas eu le temps,» dit la vieille, en grognant, « et vous avez passé » deux heures à vous promener avec » moi avant dîner! »

Mélise rougit, Edouard comprit qu'elle vouloit éviter de le revoir trop tôt après ce qui venoit de se passer entr'eux; il comprit qu'elle vouloit se con-

sulter avant de donner aux aveux qui lui étoient échappés, plus de force et d'étendue ; et sûr d'être aimé, il prit congé de Mélise en lui disant qu'il auroit l'honneur d'aller demander de ses nouvelles à Paris. Mélise fut si troublée en le saluant, qu'elle laissa tomber un cahier de musique qu'elle avoit pris machinalement sur la cheminée; elle se baissa pour le ramasser, en même temps qu'Edouard se précipitant pour la prévenir, toucha de sa joue le front de Mélise; il tressaillit, lui serra la main en lui rendant le cahier, et Mélise ne sachant plus ce qu'elle disoit, ni ce qu'elle faisoit, sortit de la chambre en criant à sa tante : « Je vais au jardin. » Mais au lieu d'en prendre le chemin, elle s'avança vers la porte par laquelle Edouard devoit sortir, dans le moment même où, après avoir salué madame de Courcy et ses nièces,

il se retournoit pour y passer. Nouveau choc des deux amans, nouvel embarras pour Mélise, qui ayant annoncé qu'elle alloit au jardin, y courut en effet. Edouard se disposoit à l'y suivre, lorsque madame de Courcy lui cria : « Mais voilà qui est aimable ! » voilà comme vous êtes tous ! il en » vient vingt dîner ici, pas un ne de- » meure le soir, et nous restons qua- » tre femmes sans un seul cavalier. » Ce n'est pas que j'aime la société des » hommes, Monsieur ; on sait que j'ai » toute ma vie vécu au couvent et que » j'en ai par conséquent fort peu vu ; » mais au couvent nous sommes toutes » accoutumées à n'être qu'entre nous, » au lieu qu'ici je suis avec trois » belles dames qui ont une humeur » de *chien* quand nous sommes seu- » les. — Ah ! ma tante, » s'écria Adèle ! » — Allons donc, ma nièce, » reprit la

Baronne : » Je sais ce que je dis, et si » ce bon jeune homme vouloit achever » avec nous la journée, je suis sûre » que nous en serions toutes plus gaies. » Edouard s'étoit arrêté avec une palpitation de cœur, en écoutant ce bavardage qui lui paroissoit délicieux, et il assura la vieille Dame que la crainte seule d'être importun l'avoit déterminé à se retirer ; mais que, puisqu'il lui étoit permis de rester, il étoit trop heureux de leur consacrer sa soirée. « Voilà qui est bien, dit la Ba- » ronne, nous allons faire un tri, » Isaure, vous et moi ; Adèle causera » avec Mélise, et nous aurons du plai- » sir. »

Le pauvre Edouard sentit qu'il pouvoit retirer de ce tri l'avantage d'être souvent nécessaire à l'Abbesse, et de voir assidûment Mélise ; mais il l'enchaînoit aussi à une malheureuse

table de jeu. Cependant, enchanté d'avoir pu rester, il étoit si content de la bonne femme à qui il devoit ce bonheur inespéré, qu'il ne trouva point trop maussade de jouer avec elle, et fut d'une amabilité et d'une humeur charmantes. On étoit au quatrième tour, lorsque Mélise entra; en apercevant Edouard, elle fit un cri qui alla droit au cœur du jeune homme; il sourit et lui dit: « Vous êtes bien » étonnée, Madame... » La tante, qui lui coupa la parole, expliqua longuement comment Edouard étoit resté, à sa prière, et Mélise s'écria, en se couvrant le visage de ses deux mains: « Ah, mon Dieu! et le bal de l'Am- » bassadeur de Suède! — Eh bien? dit » madame de Courcy. — Et Monsieur » qui n'y sera pas, reprit Mélise, en » baissant les yeux. — Eh bien, qu'est- » ce que cela vous fait? dit la tante

d'un ton aigre ; « en vérité, Madame, » je ne vous ai jamais vue comme » aujourd'hui ; vous avez l'air tout-à-» fait singulier, si vous me permettez » de vous le dire. Je vous demande, » mes nièces, » continua-t-elle, en s'adressant à mes demoiselles de Clérancvaux, « si on ne diroit pas que votre » cousine est au désespoir de ce que » Monsieur ne va pas à ce bal, et » qu'il en arrivera quelque grand » malheur ? » Les cousines sourirent; elles avoient très-bien compris que Mélise craignoit qu'on ne remarquât à ce bal l'absence d'Edouard et qu'on ne la lui attribuât.

Mélise, pour faire taire sa tante, fut l'embrasser en riant. Edouard contemploit Mélise avec ravissement, et lui avoit souri d'un air reconnoissant, pendant la harangue de la Baronne. Le tri fini, la vieille prétendit

que la soirée étoit fraîche, et fit faire un peu de feu. Mélise dit qu'elle étouffoit de chaud, et fut s'asseoir à l'autre bout du salon. Edouard assura aussi qu'il faisoit auprès de la cheminée une chaleur à mourir; et les bonnes cousines, qui aimoient tendrement la parente dont le toît hospitalier leur servoit d'asile, se résignèrent à se griller auprès de la tante pour lui tenir compagnie, afin de laisser à Mélise une liberté dont elles se doutoient bien qu'elle seroit fort aise de profiter pour causer avec un homme qu'elles voyoient l'intéresser vivement. Elles mirent la tante en train de conter; et quoique la conversation devînt générale de temps en temps, et que Mélise et Edouard y mêlassent parfois quelques mots, Mélise n'écoutoit qu'Edouard, et Edouard ne voyoit et n'entendoit que Mélise. « Vraiment, » dit cette dernière sans

lever les yeux de dessus le schall qu'elle brodoit, « je crains que Dorval, » en ne vous voyant pas à ce bal, ne » tienne quelques propos. — Eh bien, » répondit Edouard, il dira que je suis » resté ici; on sait que vous y avez » votre tante et vos cousines. Il dira » que je vous aime, seriez-vous désolée » qu'on le crût?... — Mais », dit-elle, en hésitant.... « On dira peut-être que » si vous me souffrez ici, j'ai le bon- » heur de vous plaire, » reprit Edouard. « O Dieu! » s'écria Mélise, en joignant les mains. « O Dieu! » répéta Edouard en serrant ses deux mains dans les siennes! « croyez-moi, ma divine amie, » laissez dire et penser ce qu'on vou- » dra : vous êtes libre, moi aussi; mon » nom et ma naissance sont connus, » pourquoi formeroit-on des soupçons » injurieux contre une veuve dont » la main peut devenir le prix de

» l'amour ?... » Il s'arrêta, comme effrayé d'avoir déjà été si loin. Mélise le regarda avec des yeux pleins d'amour et de reconnoissance, et lui dit tout-à-coup: « Parlons d'autre chose.» « Pourquoi? » demanda Edouard bien bas, en se rapprochant de son métier? « Je ne sais pas, » dit Mélise, « je suis » si troublée, tout cela est si extraor- » dinaire ! » Edouard, enchanté de cette ame si vraie et si douce, ne voulut pas trop augmenter le désordre qu'il venoit d'y jeter; mais il aimoit véritablement, et tous les petits mots qu'il adressa à l'être charmant qu'il adoroit, tout insignifians qu'ils fussent pour des indifférens, remplissoient le cœur de Mélise de la plus douce émotion; elle croyoit respirer un autre air. Ce cabinet qui lui avoit souvent paru bien triste, étoit maintenant pour elle un lieu de délices, un temple que l'a-

mour venoit de consacrer; elle aspiroit le bonheur avec chaque syllabe qui sortoit de la bouche d'Edouard, et cette ivresse se prolongea bien après le départ du jeune homme. La tante et les cousines de Mélise soupèrent, Edouard et Mélise se mirent à table et ne mangèrent point. La Baronne s'inquiéta de la santé de sa nièce, et lui fit à ce sujet mille questions et autant de remarques qui la faisoient rougir; et la vieille alors lui crioit : « Vous avez sûrement de la » fièvre, vous avez le visage tout en feu; » voulez-vous que ce bon jeune homme » nous envoye un médecin ? » Puis elle finit par dire : « Si vous êtes comme cela » demain matin, assurément vous » n'irez point à Paris, je ne vous lais- » serai point commettre une pareille » imprudence. » Mélise ayant refusé l'offre du médecin, Edouard prit congé en disant que le lendemain, dans tous les

cas, il viendroit savoir, dans la matinée, des nouvelles de l'indisposition dont madame la Baronne lui paroissoit justement alarmée; et Mélise, au lieu de monter dans sa chambre comme à l'ordinaire, en même temps que ses parentes quittèrent le cabinet de lecture, leur dit: qu'elle vouloit lire avant de se coucher, et y passa la moitié de la nuit. Elle s'assit successivement sur toutes les chaises qu'Edouard avoit occupées; remplie de son image, vainement elle voulut raisonner avec elle-même, elle ne put jamais rassembler ses idées. Une seule la frappoit uniquement : *Edouard m'aime.* Ces mots errans sans cesse dans sa pensée, s'échappoient malgré elle de sa bouche; une douce langueur succédoit aux vives émotions qu'elle avoit éprouvées dans cette journée. Elle ouvrit la fenêtre et crut respirer un air plus pur; elle

voyoit, à la pâle clarté d'un foible crépuscule, les arbres de son jardin projeter des masses d'ombre dont l'effet la frappa pour la première fois; l'odeur du chevrefeuille et du seringua arrivant jusqu'à elle avec l'air frais d'une belle nuit d'été, sa rêverie en devint plus délicieuse; enfin succombant au sommeil, elle remonta dans sa chambre, où d'aimables songes prolongèrent les charmes de sa situation, et, sans troubler son repos, l'embellirent par les plus flatteuses illusions. Elle s'éveilla pour sentir qu'elle étoit heureuse et que son bonheur n'étoit pas un rêve. Est-il rien de ravissant comme le réveil qui nous rend à la félicité! C'est peut-être la jouissance la plus vive que l'ame puisse éprouver....

Mélise goûta cet éclair de bonheur en ouvrant les yeux après une nuit paisible; mais le nom de Dorval que

prononça la Baronne, déjà au chevet de son lit pour savoir des nouvelles de son incommodité supposée, la rendit si soudainement à des idées pénibles, que ce passage rapide d'une sensation charmante à l'oppression du cœur la plus douloureuse, la fit pâlir, et à un tel point, qu'une partie des causes de cette altération n'échappa point à sa vieille tante, qui connoissoit les prétentions de Dorval. Il venoit d'arriver, il comptoit déjeûner avec Mélise, et Mélise se soumit à ce supplice.

Edouard revenu la veille à Paris, le cœur et l'esprit pleins de Mélise, avoit trouvé sur son bureau, en entrant dans sa chambre, une lettre de la Marquise. La vue de son écriture le frappa d'une manière désagréable; elle lui rappela brusquement un être qu'il avoit totalement oublié, et il lut

avec humeur et ennui les plus tendres reproches exprimés avec toute la chaleur d'un sentiment irrité. Ce mélange de délire et d'amour, loin de lui causer des remords, le rendit furieux contre une femme à laquelle il n'avoit jamais songé à accorder des droits assez prononcés sur son cœur pour qu'elle imaginât pouvoir le posséder à jamais, et il se décida à ne point lui faire de réponse. La Marquise étonnée de ce nouveau manque d'égards, envoya sur-le-champ savoir si Edouard qui n'avoit point paru au bal de l'Ambassadeur, étoit à Paris ; la réponse qu'on lui fit la transporta de colère. Il avoit donc reçu son billet ! il dédaignoit donc d'y répondre ! et dans l'instant elle traça avec cette rapidité d'un premier mouvement qu'il seroit toujours si prudent de réprimer, une sommation

formelle à Edouard de se rendre chez elle dans la matinée. Pour s'en débarrasser il y courut; fortement contrarié de ne pouvoir aller, au lieu de cela, tout de suite, à Bois-Fleury, où Dorval arriva dans le moment qu'Edouard entroit chez la Marquise. Cette dernière avoit négligé dans son agitation, de donner à ses charmes, assez peu intéressans par eux-mêmes, l'éclat qu'ils empruntoient toujours avec succès de sa toilette et de toutes les recherches de la mode; rarement elle recevoit son amant le matin, et alors un demi-jour faisoit attribuer à l'ombre qui régnoit dans son appartement, le peu de fraîcheur de son teint. Ce jour-là les rideaux étoient ouverts, elle parcouroit sa chambre à grands pas; et pâle, échevelée, ses vêtemens en désordre, et la rage peinte dans tous les traits, elle frappa telle-

ment Edouard par son peu de beauté, qu'il s'arrêta immobile de surprise en entrant chez elle. On ne trouve jamais jolie la femme qu'on n'aime plus; mais lorsqu'on la voit défigurée par le courroux et par l'oubli de tout le prestige dont elle avoit l'attention de s'entourer, elle n'inspire plus le moindre intérêt. Un homme, d'ailleurs, qui n'est ni *séduit*, ni touché, n'éprouve aucune de ces sensations qui ôtent le courage d'affliger et modèrent naturellement le son de sa voix, lors même qu'il veut exprimer du mécontentement. Si Edouard eût trouvé la Marquise en larmes, s'il l'eût vue plongée dans une douleur tranquille, son bon cœur lui eût fait éprouver un vif regret de causer sa peine, et son aspect l'auroit infailliblement attendri. Tout cela lui étoit déjà arrivé plusieurs fois; mais ici, sa sensibilité ne fut

nullement affectée; il lui demanda d'un ton sec ce qu'elle lui vouloit. « Ce que je veux! » s'écria-t-elle du son de voix le plus aigre. « Où avez-» vous passé la soirée d'hier, ingrat? » Cette question, dans la bouche d'une femme qui avoit autant d'usage que la Marquise, prouvoit assez qu'elle avoit absolument perdu la tête, et mes lecteurs devinent déjà qu'Edouard dut lui répondre : qu'il n'avoit point de compte à rendre, et qu'il n'étoit point un enfant qui ne pût aller où il lui plaisoit, sans permission. La Marquise se récria sur la dureté de cette répartie, et après un torrent de reproches elle finit par dire: que le public à présent savoit aussi bien qu'elle-même combien on la négligeoit et avec quel mépris elle étoit traitée. Nouvelle gaucherie! « Ah! c'est *donc* » l'amour-propre seul, Madame, qui

» vous a fait, hier, regretter mon ab-
» sence? » lui dit-il; « en ce cas, vous
» me pardonnerez de n'être pas très-
» touché de votre douleur. » Oh! comment un mot comme celui-là ne rend-il pas à l'honneur la femme à laquelle on l'adresse! Comment son amour-propre, qui devroit être si cruellement blessé par l'opinion qu'a d'elle le public qui lui connoît un amant, loin d'être révolté, se trouve-t-il, par une erreur de son imagination, compromis par la pensée que ce lien coupable n'existe plus! Etrange bouleversement d'idées, qui fait attacher de la gloire où il n'y a réellement que de l'opprobre et de l'humiliation!

Après une scène trop peu faite pour être mise sous les yeux du lecteur, où la Marquise porta l'oubli de toute bienséance au-delà de ce que la passion la plus vive peut faire ex-

cuser d'extravagant, en faisant succéder les prières aux larmes, et les reproches les plus amers aux mots les plus caressans; où Edouard attendri par moment et presque toujours impatienté, s'excusa, mais sans protestations mensongères, et pourtant sans lui dire crûment la vérité et rompre tout-à-fait; après, dis-je, la fatigue de cette scène bizarre, et pour la terminer, il aima mieux acheter la liberté d'aller à la campagne de Mélise, par une paix limitée, où il usa des droits qu'il venoit de conquérir sur le cœur de la Marquise, en lui en dictant les conditions. Une de celles qu'il imposa avec la volonté la plus décidée de la faire accepter, fut: de ne jamais s'informer de ce qu'il feroit. Il pensa que si cette loi paroissoit trop dure à subir, on le mettroit à la *porte*, et c'étoit ce qu'il désiroit. Une des

choses qui peut le plus justifier Edouard de son manque absolu de franchise avec la Marquise, c'est l'idée où il étoit que jamais un honnête homme ne devoit quitter une femme, et il soupiroit ardemment après le bonheur d'être quitté. Ce malheureux entretien avec la Marquise avoit duré pendant trois mortelles heures, qui furent pour Edouard autant de siècles; plusieurs fois il avoit été vers la porte, deux fois même il s'étoit trouvé dans l'antichambre, mais toujours la Marquise l'avoit ou suivi, ou appelé, ou ramené; enfin il s'échappa, monta à cheval et courut à Bois-Fleury. La Marquise se mit à sa toilette, demanda son élégant phaéton, couvrit d'un long voile son visage altéré par les passions diverses qui l'avoient agité, et sillonné des traces de ses larmes, fut chercher une de ses amies, et courut

faire admirer au bois de Boulogne ses beaux chevaux, l'élégance de sa taille, et sa redingote de velours lapis; elle eut grand soin de cacher sa figure. Ce trait peut faire juger la Marquise: à sa place, une femme tendre fût restée chez elle à pleurer. « Peut-» être, dira-t-on, elle pensoit trou-» ver Edouard au rendez-vous de » tous les élégans; » mais en cela même elle voyoit mal. Pouvoit-elle supposer qu'Edouard eût des remords d'avoir affligé une femme qu'il alloit voir avec le projet de briller un quart-d'heure après avoir été au désespoir!

Une scène d'un autre genre se passoit à Bois-Fleury pendant celle de la Marquise avec Edouard. Dorval, après avoir fait, la veille, l'avantageux, ainsi que nous l'avons vu, réfléchit sérieusement, chez lui, à la conduite qu'il devoit tenir pour ne point laisser échap-

per la fortune de Mélise. Il connoissoit trop bien les femmes pour ignorer à quel point les fureurs d'un homme qu'on n'aime pas le rendent odieux dès qu'on en aime un autre; il avoit, d'ailleurs, une assez grande habitude du caractère de Mélise, pour ne pas être sûr de l'intéresser en paroissant malheureux. Il arriva donc à Bois-Fleury avec une contenance triste et timide, il s'approcha d'elle d'un air respectueux, lui parla du ton le plus doux; et après un moment de conversation générale, il la pria de passer dans son cabinet de lecture et de lui accorder un moment d'entretien. Moitié embarras, moitié désir de lui déclarer son projet de rester veuve (projet qu'elle croyoit vouloir effectuer malgré le trouble de son ame), elle consentit à suivre Dorval dans son cabinet, après avoir demandé les chevaux

et déclaré à sa tante que dans une demi-heure elle partiroit pour Paris. C'étoit fixer d'une manière trop précise les bornes de l'entretien qu'elle accordoit, pour que Dorval pût se flatter de quelque bonne disposition à son égard; mais il espéroit obtenir du manége ce qu'il voyoit bien ne pas devoir obtenir du cœur. Il joua son rôle dans la plus grande perfection. « Je ne veux » rien vous reprocher, » dit-il à Mélise en lui prenant la main, « j'avois » eu le bonheur de vous plaire un » moment, je ne vous plais plus; je » ne dois m'en plaindre qu'à la fata- » lité de ma destinée, qui ne m'a ja- » mais fait entrevoir le bonheur que » pour m'en priver quand j'espérois » en jouir. Sans être fat, j'ai pu me » flatter, il y a deux ans, il y a six » mois encore, de vous avoir inspiré » quelqu'intérêt.... Ne le niez pas, »

s'écria-t-il en lui voyant faire un geste qui lui faisoit craindre une dénégation, « alors vous n'aviez auprès de » vous que votre mari et moi, et je » pouvois gagner à la comparaison; » depuis, vous avez vu des gens plus » aimables que je ne le suis, on m'a nui » dans votre esprit en prêtant à mes » vues des motifs indignes de vous » et de moi, et dont assurément votre » ame grande et noble ne m'eût jamais » soupçonné ; à votre âge, il est par- » donnable de croire le mal que des » ennemis vous disent de vos amis, » je ne vous en veux donc en aucune » façon d'avoir adopté leurs fausses » idées sur mon compte. « Ici, après avoir eu l'air d'hésiter, il continua : « Mais je vous en veux encore moins » de me préférer un jeune homme » charmant..... Ne rougissez pas, » Mélise, vous préférez Hasfeld à

» tous les hommes. Il feint de vous
» aimer; » (Mélise pâlit.) « je dis
» qu'il feint, parce que sa liaison avec
» la marquise de Beau-Bois, com-
» mencée à Berlin, continuée à Paris,
» où elle est revenue pour lui, est
» un fait connu de tout le monde et que
» vous seule ignorez; l'amitié doit
» vous éclairer, car vous me permet-
» trez d'être toujours votre ami, »
dit-il avec un accent plus tendre et avec
des yeux pleins de larmes. Mélise
trop saisie pour proférer un seul mot,
inclina doucement sa tête, et Dorval
continua : « Cependant il se peut
» qu'Hasfeld vous aime, peut-être
» il vous sacrifiera la Marquise; dans
» ce cas, si vous pouvez être heureuse
» avec lui, oubliez qu'il existe un in-
» fortuné qui ira loin de vous traî-
» ner sa douleur et faire des vœux
» pour votre félicité; pardonnez-moi,

» ma sensible amie, la querelle que je
» vous ai faite l'autre jour, ne l'attri-
» buez qu'à la violence de mon amour;
» mais soyez sûre que cet amour, par
» son excès même, est capable des plus
» pénibles privations, et que, du mo-
» ment où j'ai vu que vous en aimiez
» un autre, je n'ai plus songé qu'à votre
» bonheur, indépendamment du mien.
» Promettez-moi seulement de me re-
» garder comme votre ami, et de m'an-
» noncer avec franchise votre mariage
» avec Hasfeld, lorsque vous vous serez
» décidée à lui accorder votre main:
» alors je fuirai des lieux où je n'au-
» rois pas le courage de rester pour être
» temoin... » Ici les sanglots parurent lui couper la voix. Mélise se mit aussi à pleurer amèrement, et Dorval se jeta à ses pieds pour lui renouveler le serment de ne se permettre aucune plainte, aucun murmure. Mais ce mouvement

fut défavorable à Dorval, en rappelant à Mélise Hasfeld, la veille à ses pieds, à la même place, dans le même cabinet; et elle s'écria en repoussant Dorval qui lui baisoit les mains : « Quelle horreur! » Ce mot le frappa du plus profond étonnement. « Quelle horreur! » répéta-t-il..... « Quelle » étrange réponse aux protestations » les plus généreuses et les plus dé- » sintéressées! » Il alloit en demander l'explication, mais en ce moment Edouard se précipita dans le cabinet, avec l'air du plus tendre empressement; il y entra par la porte du jardin, en bottes, un fouet à la main, ses beaux cheveux en désordre, le teint animé des vives couleurs que lui avoient données la rapidité de sa course et les émotions de son cœur; jamais il n'avoit paru si bien à Mélise. Il avoit fait la route en quarante-cinq minutes au plus

grand galop de son excellent cheval, pour trouver Dorval aux genoux de Mélise en larmes. Tous deux se levèrent, Mélise en jetant un cri de surprise et de joie; mais son second mouvement peignit le mécontentement; et se rappelant ce que Dorval lui avoit appris des liaisons d'Hasfeld avec la Marquise, elle le salua d'un air froid qui n'échappa point à Dorval et porta secrètement la joie dans son ame. Il n'y parut cependant pas à sa physionomie, et il suivit Mélise, qui retourna dans le salon où l'on avoit déjeûné, après avoir fait quelques politesses à Edouard. Celui-ci frappé à la première vue d'une scène à laquelle il ne s'étoit pas attendu, avoit pensé sur-le-champ que Mélise venoit de rompre définitivement avec Dorval, et qu'il prenoit congé d'elle en amant malheureux et soumis; il attribua la froideur avec

laquelle Mélise l'avoit reçu, à l'embarras et à la crainte d'affliger Dorval en accueillant tendrement devant lui l'homme que probablement elle étoit convenue lui préférer, et il entra au salon assez embarrassé lui-même de sa contenance. Dorval, de son côté, ne s'étoit nullement attendu à voir Hasfeld chez Mélise, le matin. Quoiqu'il ne sût que trop combien le jeune étranger y venoit souvent, il étoit bien éloigné de croire qu'il fût déjà auprès d'elle sur un pied assez familier pour s'y présenter deux jours de suite, et aux heures consacrées aux amis intimes; de sorte que l'apparition du jeune homme dans le cabinet où il se croyoit si sûr de n'être point interrompu au milieu de ses pathétiques assurances de renoncer à ses projets, afin de les mieux faire réussir, avoit été pour lui un coup de

foudre ; mais l'avantage d'avoir été surpris par Edouard aux pieds de Mélise lui paroissoit de nature à le mettre dans la meilleure posture.

Il venoit de semer les soupçons dans l'ame de Mélise, de l'attendrir par *la générosité* de ses sentimens; il n'y avoit que son exclamation *quelle horreur!* qui répandoit un léger nuage sur l'aurore de bonheur qu'il croyoit voir luire pour lui; mais il attribua cette exclamation à l'extrême modestie de Mélise, et aux alarmes d'une pudeur enfantine; car un fat sait toujours trouver dans son amour-propre une interprétation satisfaisante au même événement où l'homme modeste trouveroit peut-être un sujet d'alarmes. De sorte que Dorval prit, en entrant au salon, un air dégagé, et presque conquérant, qui contrastoit singulièrement avec la contenance embarrassée

d'Hasfeld. Ce dernier, incapable de douter de l'être naïf qui la veille lui avoit découvert une ame si franche et si belle, devina une partie de la vérité, et crut que Dorval vouloit affecter à ses yeux une assurance et une gaieté qu'il n'avoit véritablement pas. Il ignoroit qu'il fût instruit de ses relations avec la Marquise, qui n'étoient pas si connues du public que Dorval l'avoit affirmé à Mélise, et qui même l'étoient à peine à Paris, où Hasfeld ne faisoit que d'arriver, et où ces choses-là se savent fort peu, à moins qu'elles ne tiennent à quelque personnage extrêmement marquant. Il étoit donc bien loin d'imaginer qu'il eût pu en instruire Mélise. Mais, la veille, Dorval, *malgré ses chagrins*, avoit été au bal de l'ambassadeur de Suède; c'étoit la seule fête où l'absence du jeune homme pût être remarquée. Elle l'eût été

même ailleurs par Dorval et par la Marquise. Mais plusieurs Suédois, et l'Ambassadeur lui-même, s'inquiétant de ne pas le voir arriver, l'Ambassadeur disant à toutes les dames que son meilleur danseur n'étoit point encore à son bal, qu'il comptoit sur lui pour l'animer, l'attention se réveilla au sujet du jeune Comte, et on en parla dans tous les coins de la salle. La Marquise, qui avoit bien compté le rencontrer, s'étoit parée de tous ses atours; elle avoit caché avec art une partie de son visage, au moyen d'une de ces coiffures qu'elle avoit inventées: une guirlande de pampre qui couvroit tout son front, des boucles tombant irrégulièrement jusque sur ses joues, et au travers desquelles on voyoit briller ses beaux yeux, ne montroient de sa figure que ce qu'elle avoit de mieux; et les contours de sa taille

élancée, artistement dessinés par les plis d'une tunique, attiroient les regards et les éloges. Lorsqu'elle dansoit, elle avoit assez la tournure de ces danseuses d'Herculanum, dont les dessins gracieux ont passé jusqu'à nous au travers de la ruine des arts.

Après une walse très-vive, danse dans laquelle la Marquise affectoit cette pose, sans doute idéale, que les peintres ont donnée aux danseuses de l'antiquité dans leurs tableaux, projetant de tout son corps une courbe assurément très - fatigante, elle se trouva à côté de Dorval, que ce singulier genre avoit frappé comme une nouveauté piquante : il lui adressa quelques complimens. La Marquise ne manquoit jamais d'accueillir cette espèce de propos du plus doux sourire, et il alloit s'engager entr'elle et Dorval, quoiqu'ils ne se connussent point, un

entretien qui sûrement leur auroit fait oublier à tous deux, pour quelques instans, leurs peines secrètes, lorsque ce souvenir fut tout-à-coup réveillé en eux, à l'instant précisément où ils commençoient à s'en distraire. Un Suédois d'un certain âge passa auprès de la Marquise, et dit assez haut, en parlant à un de ses compatriotes : « Il » est inconcevable qu'Hasfeld ne soit » pas ici. » Et en effet l'amour avoit fait faire là une forte étourderie au jeune homme. Alors la Marquise cessa d'écouter Dorval, et prêta l'oreille à la conversation qui suivit la remarque du vieux Suédois. « Il est vrai ; » répondit celui auquel il s'étoit adressé ; « mais Dieu sait ce qu'Edouard de- » vient depuis quelque temps : il fait » de longues courses, il passe des » journées hors de Paris, il revient » avec des chevaux fatigués. On dit

» qu'on l'a vu à la campagne d'une
» femme aussi aimable que belle. — A
» la bonne heure, reprit le vieillard, je
» craignois que ce jeune homme ne se
» dérangeât ; que Paris ne fît sur lui
» le malheureux effet qu'il fait sur
» tous les étrangers de son âge, qui
» prennent pour des plaisirs brillans
» ce qui est méprisé des Français.....
» —Eh! vous ne savez pas, Monsieur,
» le nom de la femme *belle et aimable*,
» à la campagne de laquelle le comte
» d'Hasfeld passe sa vie? » demanda
la Marquise avec une voix tremblante
et un regard qui éclaira sur-le-champ
Dorval. « Non, Madame, » répondit le
Suédois. — « Je le sais, » dit Dorval à la
Marquise, en se baissant vers elle et
lui parlant à demi-voix. « Elle s'ap-
» pelle Mélise, une femme charmante,
» riche, belle, bien née, veuve du
» comte de ***. — Veuve? elle n'est

» donc plus jeune? — Elle n'a pas » tout-à-fait vingt ans ; Hasfeld en est » amoureux à l'excès. — Quelle per- » fidie ! » s'écria la Marquise. Dorval eut bien de la peine à ne pas sourire à la brusque confidence que contenoit cette exclamation. Il feignit de n'y avoir pas fait attention, et ajouta : « Mais elle doit donner sa main à un » homme qui a de plus anciens droits » sur son cœur, » et il plaça ici le sourire qu'il avoit retenu un moment auparavant; car rien n'échappoit à Dorval, il plaçoit tout. La Marquise aussi fine que Dorval, le comprit aussi facilement qu'elle en avoit été pénétrée, et avec un courage inconnu à toute femme modeste, elle se leva, saisit le bras de Dorval, et lui dit brusquement : « Je » vois que nos intérêts sont communs. » Edouard me trahit pour Mélise, et » Mélise pourroit bien vous affliger

» par sa coquetterie avec Edouard. » Alors elle fit une entière confidence des relations qui existoient entr'elle et le jeune Suédois, avec la même exactitude que si elle eût eu à raconter d'elle-même les choses du monde les plus faites pour lui obtenir l'estime de celui qui l'écoutoit. Dorval entraîné par le pouvoir du moment, se plaignit à son tour, avec une franchise qui le faisoit sortir de son caractère, des inquiétudes que lui causoit Edouard, en même-temps qu'il blessoit la vérité dans le récit qu'il faisoit des engagemens prétendus de la jeune veuve envers lui. Ils ne se quittèrent plus de la soirée, et s'occupèrent désagréablement tous les deux de l'absence d'Hasfeld, regardant toujours la porte, espérant toujours le voir arriver, et ne le voyant point paroître au bal de la soirée. Ils restèrent les derniers,

partirent furieux, et Dorval promit à la Marquise d'aller lui rendre compte le lendemain, à son retour de Bois-Fleury, de ce qu'il y auroit appris. Il y courut en effet à neuf heures du matin; et la Marquise, en revenant du bal, écrivit le billet que nous avons vu sur la table d'Hasfeld.

Dorval satisfait d'avoir appris à Mélise la liaison d'Edouard avec la Marquise, quitta Bois-Fleury après avoir passé un quart-d'heure dans le salon où nous l'avons vu entrer avec Mélise et Edouard. Persuadé que ce dernier seroit traité avec froideur et partiroit bientôt mécontent, il s'empressa d'aller porter cette bonne nouvelle à la Marquise; mais celle-ci, en apprenant que le jeune Comte, à la suite de la scène qu'elle lui avoit faite, avoit volé chez Mélise, troublée de l'idée qu'il y étoit encore, ne rendit point au ser-

vice que Dorval avoit cru lui rendre, la justice qu'il méritoit selon lui.

La Marquise revenoit du bois de Boulogne, où vainement elle avoit cherché Edouard ; et déjà mécontente, agitée avant la visite de Dorval, ce qu'il lui apprit la rendit furieuse ; elle se déchaîna violemment contre l'inconstance des hommes pris en masse, et contre la déloyauté d'Hasfeld en particulier. Cette fois, son accès de rage lui réussit ; Dorval désiroit l'amener à quelqu'éclat qui pût alarmer la timidité de Mélise ; il étoit sûr qu'elle renonceroit à son penchant pour Hasfeld, plutôt que de se trouver compromise par les plaintes d'une femme hardie, qui lui reprocheroit hautement de lui avoir enlevé un amant ; il applaudit donc vivement à tout ce que la colère de la Marquise lui faisoit exhaler d'imprécations et de plaintes. Il loua son exces-

sive sensibilité, le ton passionné de *sa voix*, le feu de ses yeux animés par l'amour, son ame ardente, son cœur aimant; ils'écria: «qu'on étoit bien » heureux d'inspirer à un être aussi » intéressant une passion aussi vive » que celle dont l'ingrat Hasfeld étoit » l'objet. Il ne pouvoit concevoir, di- » soit-il, qu'Hasfeld pût être insen- » sible à tant de tendresse et infidèle » à tant de charmes. » La Marquise, en rentrant, avoit ôté son voile, et remarqué avec plaisir que le grand air avoit effacé les traces de ses larmes; elle avoit arrangé un peu ses cheveux, et mis une légère teinte de rouge, espérant toujours qu'Hasfeld pourroit revenir chez elle d'un moment à l'autre. Sa redingote marquoit la finesse de sa taille; elle avoit tiré le rideau de mousseline couleur de rose, qui se relevoit en draperie sur les deux croi-

sées de son boudoir, où des massifs de rosiers, d'hortensias et de chèvre-feuilles entouroient une ottomane sur laquelle la Marquise étoit à demi-couchée. A l'arrivée de Dorval elle s'étoit levée pour le recevoir; hors d'elle, agitée, elle lui parloit tantôt debout, tantôt assise; et lorsque la nouvelle de la rencontre que Dorval avoit faite d'Edouard à Bois-Fleury l'eut jetée dans les tons tragiques, elle parcourut la chambre à grands pas, et joignit à l'impétuosité de son discours, à l'action théâtrale, des gestes assortis. A mesure que son agitation réelle se calmoit au doux murmure des éloges que lui prodiguoit Dorval, un peu de coquetterie lui fit affecter une douleur encore plus vive qu'elle ne la ressentoit. Nous avons déjà dit que la Marquise étoit naturellement coquette, et aucune situation, quelque douloureuse qu'elle

soit, n'affecte assez vivement une femme de ce caractère, pour qu'elle néglige de plaire aux hommes qui lui sont le plus indifférens. A la vérité, dans la scène du même matin avec Hasfeld, la Marquise avoit en quelque sorte échappé à son naturel.

Mais elle se croyoit follement sûre de lui, ou plutôt elle regardoit sa conquête comme faite, et pour une coquette un amant en titre n'est pas aussi piquant à charmer qu'un personnage nouveau; et voilà comment cet effréné désir de captiver tous les hommes, mène les coquettes à des déréglemens si honteux! Ah! le cœur n'entraîna jamais au vice; l'amour vrai ne peut rien produire que de noble et de pur! Cette passion ne rend-elle pas capable des plus grands sacrifices! c'est elle qui fait qu'on ne vit que dans l'objet aimé, qu'on s'oublie, qu'on fait

abnégation de soi-même pour ne laisser à l'esprit d'autre occupation que celle de l'être chéri qui nous obsède; elle ne permet point de songer, même en passant, à un autre. La Marquise eut d'abord l'idée de montrer à Dorval qu'elle ne méritoit point l'indifférence d'Edouard; mais lorsqu'elle l'entendit ajouter aux éloges de sa sensibilité et de l'ardeur de son ame des exclamations sur la beauté de ses mouvemens, sur l'agrément de sa taille, s'écrier: « Quoi! l'ingrat peut oublier une » femme aussi belle!... Dieu! combien » chacune des attitudes par lesquelles » vous ajoutez à l'expression de vos » justes plaintes, développe de grâces » et de *noblesse*.... ah! je vous vis » hier au bal, entouré de séductions; » ce matin je remarque mille détails » ravissans; » lorsque la Marquise entendit ce langage qu'elle crut sincère,

il lui passa rapidement dans l'esprit de prouver au jeune Hasfeld qu'on pouvoit non-seulement la préférer à Mélise, mais que même il étoit possible d'être infidèle à Mélise pour elle. Enchantée de cette conception, enchantée de Dorval, elle lui rendit compliment pour compliment. « Elle » ne pouvoit pas concevoir, disoit-elle, » que lorsqu'on étoit aimé de Dorval, » il fût possible de songer à plaire à » quelqu'autre. » Dorval, quoiqu'il eût été toujours beaucoup plus occupé de la fortune de Mélise que de sa personne, s'en étoit cependant cru véritablement épris, depuis que la découverte de son amour naissant pour Hasfeld avoit fait éprouver à son cœur toutes les horreurs de la jalousie. Un fat confond toujours un sentiment avec un effet d'amour-propre, parce que l'amour-propre est devenu chez lui un sentiment.

Mais la Marquise flattoit précisément ce sentiment, en montrant un si grand étonnement de le voir malheureux en amour. Lorsque deux amours-propres qui ne se heurtent pas, mais qui se flattent mutuellement, se rencontrent, ils font éprouver l'illusion de la simpathie à deux êtres incapables de discerner un pareil attrait de celui si fort et si touchant de la convenance des cœurs, de la ressemblance des ames, de la conformité des émotions tendres. Dorval et la Marquise éblouis, ravis, charmés de l'enthousiasme qu'ils croyoient éprouver l'un pour l'autre, quoiqu'il provînt d'une source étrangère à leurs sentimens, puisque Dorval ne s'échauffoit en faveur des chagrins de la Marquise que par le souvenir de l'amour de Mélise pour Edouard, et que la Marquise ne partageoit pourtant avec une si grande vivacité les peines de

Dorval que par l'idée de l'infidélité que lui faisoit Edouard. Ces deux personnages si adroits, si rusés, si habitués à calculer ce qu'ils faisoient, et à mener toujours leurs projets à une fin au moins passagèrement satisfaisante, oublièrent toute prudence, crurent s'aimer, se le dirent, s'écrièrent : qu'ils vouloient oublier, l'un Mélise, l'autre Edouard ; se persuadèrent un moment être deux tendres amans, se le dirent, se le jurèrent, s'en donnèrent des preuves, et il ne leur resta, un instant après cet égarement, que les mêmes idées qu'avant cette ridiculement honteuse aventure. Dorval songea de nouveau à Mélise; mais il avoit besoin de la Marquise pour le moment, et il le lui cacha, avec l'intention bien décidée de la rendre à Edouard s'il pouvoit éloigner Mélise de celui-ci. La Marquise ne savoit pas

trop si elle devoit désirer que Mélise renonçât à Edouard ou à Dorval ; en tout cas elle se dit : qu'elle auroit toujours le temps de se décider. Edouard pourtant pesoit autrement dans la balance que Dorval, et elle étoit toute prête à se vouloir mal de son inconstance ; mais elle étoit trop récente pour qu'elle la jugeât.

Pendant qu'une coquette et un fat entraînés par l'occasion, renversent leur plan dans un entretien préparé pour le mieux assurer, deux êtres simples, honnêtes et francs, qu'on vouloit brouiller, s'expliquent avec candeur et font échouer tous les projets formés contre leur amour. Mélise, toujours froide avec Edouard après le départ de Dorval, conjurée par le jeune Suédois de lui apprendre la cause d'un changement aussi extraordinaire, Mélise s'encourage, et lui dit en présence de sa tante et de ses

cousines : « Monsieur le Comte, hier » vous m'avez parlé d'un sentiment ; je » ne veux pas que mes aimables parentes » l'ignorent.... Mais ce matin j'ai appris » que vous aimez... que votre cœur de- » puis long-temps est engagé dans une » passion respectable par sa durée et sans » doute par l'issue qu'elle doit avoir... » qu'une femme venue de Berlin à Paris » pour vous seul.... — O ciel ! s'écria le jeune Edouard... « quelle calom- » nie ! — Il n'en est donc rien ? » dit la Baronne, qui venoit de mettre ses lunettes pour fixer sa nièce, afin de comprendre son discours, auquel elle ne s'étoit nullement attendue ; car elle n'avoit pas soupçonné l'amour d'Edouard pour Mélise. « Il y a, en effet, » une femme, » dit Edouard en hésitant, » que j'ai connue à Berlin, qui est ici, » mais qui n'y est nullement revenue » pour moi. Si je ne vous en ai pas

» parlé, ce n'est point que je vou-
» lusse vous le cacher, chère Mélise,
» c'est que jamais, quand il est ques-
» tion d'une femme, je ne me per-
» mettrai..... La Marquise m'a tou-
» jours témoigné de l'amitié. — Il
» suffit, Monsieur, » dit Mélise; « vous
» m'avez vue dans un singulier em-
» barras hier en écoutant l'aveu d'un
» amour que je croyois vrai. Aujour-
» d'hui je n'en éprouve aucun à vous
» montrer le chemin que vous devez
» suivre. L'honneur défend à un hon-
» nête homme d'abandonner la femme
» qu'il aime, parce qu'un objet nou-
» veau lui a plu. Jamais mon bon-
» heur ne s'arrosera des larmes d'une
» autre femme.... » Et Mélise fondit
en pleurs et voulut fuir. Édouard la
retint, il se jeta à ses pieds, et em-
brassant ses genoux : « Madame, »
s'écria-t-il, en appelant la tante à son

secours, « daignez parler pour moi, » daignez engager cet ange à m'en- » tendre. Je jure sur l'honneur que » je n'ai avec la Marquise aucun en- » gagement qui enchaîne ma liberté; » mais je sais quel est le traître, » s'écria-t-il avec feu, « qui m'accuse » si lâchement; il me rendra raison » de son odieux procédé. Que Mé- » lise me dise seulement qu'elle me » croit, et je vais laver dans le sang.... » — Ciel! » s'écria Mélise, presqu'en serrant Hasfeld dans ses bras; » Édouard! cher Edouard! Je vous » en conjure, que je ne sois point » cause d'un combat auquel je ne » survivrois pas. »

Hasfeld resta pétrifié, jamais Mélise ne l'avoit nommé Edouard; et l'on sait assez combien un mot familier est doux à l'amour. Cher Edouard! avoit dit Mélise, et Edouard avoit cru

entendre une voix céleste lui promettre le bonheur. Cependant ces expressions si douces qui suspendoient sa colère et l'enivroient, n'avoient-elles point l'intérêt d'un autre pour objet? N'étoit-ce point pour Dorval que Mélise trembloit? Il l'avoit vu aux pieds de Mélise. Son imagination enfanta sur-le-champ, et avec la rapidité de l'éclair, mille fantômes; mais la franchise naturelle de son ame l'emportant, « Mélise, » s'écria-t-il tout-à-coup, « au nom du Ciel, » dites-le-moi sans détour, aimez-» vous Dorval? — Oh non, » s'écrièrent quatre voix à-la-fois, tant la Baronne et ses nièces savoient combien Dorval étoit devenu odieux à Mélise. Mélise ajouta cependant: « Je » l'aime d'amitié. — Vous l'aimez » d'amour, » cria Edouard avec rage. — « Ingrat! » dit Mélise, en tombant

sur un siége, et en éclatant en sanglots. Edouard, transporté, la serre dans ses bras, ne profère que des expressions de reconnoissance. « Je suis » aimé ! Puis-je croire un aussi grand » bonheur! » dit-il en baisant avec transport les mains de Mélise; il la nomme son épouse, la compagne de sa vie.

L'Abbesse le crut fou, elle ne comprenoit pas qu'un homme pût être transporté de joie en s'entendant appeler ingrat, et elle demanda à Mélise qui ne fuyoit point Edouard et ne repoussoit point ses caresses, ce que tout cela signifioit. « Oui, je l'aime, » dit la jeune veuve; « oui, ma tante, » j'aime Edouard : puisque cet aveu » m'est échappé, je ne le rétracterai » point. J'aurois voulu cacher mon » amour à ses yeux, aux vôtres, à » moi-même; mais je ne puis trahir » la vérité, et dire que ce qui m'est

» échappé n'étoit point le cri de mon
» cœur. Cependant, quand même je
» serois sûre de ne point faire le mal-
» heur de Dorval, en acceptant l'offre
» que le comte d'Hasfeld me fait de
» sa main, je le répète, je ne serai ja-
» mais, volontairement, la cause du
» désespoir d'une autre femme. »

Edouard avoit été si frappé des premières paroles de Mélise : *oui, je l'aime;* et la tête sur les genoux de Mélise, le visage caché dans ses deux mains, qu'il serroit dans les siennes, il étoit plongé dans une telle ivresse, qu'il oublioit tout l'univers, et n'entendit plus rien de ce qu'elle dit, jusqu'au moment où le nom de Dorval le rappela à lui.

Ah! qu'ils sont heureux ces instans où l'ame, abîmée dans l'extase d'une félicité plus qu'humaine, est plongée dans cette volupté du cœur

qui la rend étrangère à tout ce qui existe ici-bas, hors ce sentiment divin dont elle est alors enivrée ! Cet oubli de tout, ce bonheur parfait qu'on ne goûte que dans cet oubli, prouve bien que ce n'est pas sur cette terre que nous sommes destinés à jouir du bonheur. Mais le ciel, dans sa bonté, nous permit de connoître, dans des momens trop courts, hélas ! ce que le vrai bonheur peut être. Le nom de Dorval réveilla donc l'attention d'Hasfeld ; il s'étonna que Mélise se crût obligée de le compter pour quelque chose dans un sacrifice quelconque, et ne lui cacha point sa surprise. Mélise lui conta alors avec confiance l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec lui ; et la tante, ainsi que ses nièces, se récrièrent avec Hasfeld sur la fausseté de Dorval. Mais Hasfeld, après avoir juré à Mélise qu'il ne chercheroit point

à tirer vengeance de la noirceur que Dorval avoit voulu lui faire, déclara que malgré sa répugnance à parler de ses liaisons avec la Marquise, quoiqu'elle les affichât elle-même, il alloit faire à Mélise et à ses trois amies un récit exact de ses relations avec elle. On s'assit avec assez de calme, et on écouta avec une extrême attention, sans l'interrompre un instant. Lorsqu'il eut fini, le jeune homme regarda son auditoire avec un œil inquiet; mais il venoit de conter une histoire à laquelle aucune des quatre personnes qui l'avoient écouté, n'avoient compris un mot. La Baronne levoit les yeux et les mains au ciel; jamais elle n'avoit entendu parler de rien de pareil. Adeline et Isaure, jeunes filles élevées au couvent, sous les yeux de leur estimable tante, n'avoient pas la moindre idée des liaisons sans amour, et des

femmes sans principes ; et Mélise n'avoit pas acquis, à cet égard, la plus légère connoissance, dans les six mois qu'elle avoit passés dans le monde. La société qu'elle voyoit, étoit honnête et composée de femmes respectables; et ce n'est pas au spectacle ou au bal qu'on apprend les prouesses des coquettes. De sorte que ces dames ne virent dans l'histoire d'Edouard avec la Marquise qu'un engagement d'une nature à elles inconnue, et tout engagement leur paroissoit sacré. Hasfeld, qui s'attendoit à voir toutes les physionomies s'éclaircir, ne vit que des visages consternés, des yeux baissés, excepté ceux de l'Abbesse qui avoient l'air d'implorer le ciel, et il n'entendit que ces phrases désolantes : « C'est toujours » un engagement, un fort engage- » ment; vous devez l'épouser. » Et lorsqu'il juroit qu'il n'y avoit jamais

songé, « C'est donc bien mal à vous, » disoit Mélise ; « il seroit affreux de » rompre avec elle ; ce seroit un pro- » cédé cruel. » Enfin Edouard désespérant de se faire comprendre, et charmé, au fond de son cœur, de l'intéressante ignorance de Mélise, lui fit seulement promettre de ne jamais consentir à épouser Dorval. Ce point ne fut pas difficile à obtenir ; mais Edouard savoit combien Dorval étoit alerte ; il savoit que ce n'étoit pas pour rien qu'il étoit venu le même jour, à neuf heures du matin, à Bois-Fleury, faire l'amant soumis et résigné, et donner des soupçons contre lui : il craignit qu'il ne revînt chez Mélise dans l'après-dîner, pour profiter de la crainte que devoit avoir naturellement un être si naïf, de causer l'infortune d'une autre femme, et pour lui présenter de nouveau ses prétendus en-

gagemens avec lui, comme devant la tirer d'une position fâcheuse.

Hasfeld quitta donc brusquement Mélise pour courir au grand galop chez son Ambassadeur, qui l'aimoit comme un père, et le conjurer de revenir chez Mélise avec lui pour lui affirmer : que sa liaison avec la Marquise ne devoit point l'empêcher de lui faire l'offre de son cœur, et la conjurer d'accorder sa main à un amant passionné. Mais en chemin il pensa qu'il ne feroit pas mal d'aller sur-le-champ faire un aveu sincère à la Marquise, et lui offrir son amitié au lieu d'un amour refroidi (c'étoit l'expression de la Marquise, car jamais Edouard ne lui avoit parlé d'amour), d'un sentiment dont la tiédeur lui arrachoit si souvent des plaintes. Il arrive, il monte avec sa liberté ordinaire, passe rapidement devant tous les gens

de la Marquise sans demander si elle y est, décidé, pour en finir, à l'attendre dans sa bibliothèque si elle n'y est pas. En ouvrant la porte du salon, il voit qu'il n'y a personne dans la bibliothèque, il la traverse en deux pas; le bruit d'aucune porte ne l'avoit annoncé; toutes, hors la dernière, étoient ouvertes. Un tapis a empêché de l'entendre venir, il ouvre la porte du boudoir, il entend des expressions tendres, une conversation très-familière, et il recule étonné à l'aspect de Dorval, sans pouvoir proférer un mot. Dorval, qui a d'abord pâli se remet aussitôt, et avec cette assurance qui n'abandonne jamais les agréables du bon ton, « Nous nous rencontrons souvent » ce matin, » dit-il en affectant de rire. « Je suis très-surpris de vous trouver » ici, » répond Hasfeld; « mais j'en » suis charmé et le peu de mots que j'ai

» saisis en entrant, me prouve que je ne » vous rencontrerai plus où je vous ai » trouvé ce matin. » La Marquise jette un cri et feint de se trouver mal. Edouard connoissoit ce pitoyable manège, et il laissa à Dorval le soin de la secourir. Ce dernier, aussi agité de tout ce qui venoit de se passer que de l'évanouissement de la Marquise, courant d'un coin de la chambre à l'autre pour chercher quelque flacon d'eau spiritueuse, ne s'aperçut point du départ du jeune Suédois, qui vola sur-le-champ chez son Ambassadeur, lui confia le trouble de son ame, ses projets, ses espérances, et tout ce qui s'étoit passé depuis la veille. Il obtint de lui d'aller au moment même à Bois-Fleury. Hasfeld fit une courte toilette, et monta dans le carrosse de l'Ambassadeur, qui avoit rencontré Mélise dans le monde, et savoit la réputation parfaite

dont elle jouissoit. Depuis qu'elle habitoit la campagne, les bruits de son mariage avec Dorval avoient cessé. Mélise alloit se mettre à table, lorsqu'on lui annonça l'étrange visite des deux Suédois. Elle étoit à peine remise du trouble que lui avoient causé les bizarres événemens de la matinée. Elle rougit et pâlit tour-à-tour, lorsque le respectable Baron de Nosen lui dit ainsi qu'à ses parentes : « Ne vous » dérangez pas, Mesdames, je désire » vous parler d'une affaire qui m'in- » téresse vivement ; et bonne comme » vous l'êtes, Madame, » dit-il en s'adressant à Mélise, « vous ne refuserez » sûrement pas de m'entendre ; mais » cet entretien sera un peu long, il » retarderoit trop votre dîner si vous » le remettiez pour m'écouter, souf- » frez que je m'invite à dîner avec » vous. Ce jeune homme m'a enlevé

» avec tant de vivacité, que je n'ai
» pas eu le temps de réfléchir que je
» ne pouvois être chez vous qu'à cinq
» heures et demie. Que voulez-vous !
» c'est mon enfant gâté. J'en agis un peu
» librement, » ajouta-t-il en riant; « mais
» je prévois, belle Mélise, que nous
» serons amis; ainsi nous ferons sage-
» ment de mettre sur-le-champ de
» côté toute cérémonie; » et il prit Mélise par la main pour la conduire à la salle à manger qu'il venoit de traverser. Mélise sourioit, pressoit la main du vieillard et ne pouvoit rien lui répondre; la tante crioit qu'on mît deux couverts de plus. Le Baron fit placer Mélise entre Edouard et lui, et pria l'Abbesse de vouloir bien être aussi sa voisine. Ce repas familier mit de l'aisance entre les six personnes qui s'y trouvoient rassemblées, et donna aux idées d'Edouard et de Mélise

le temps de se classer. L'Ambassadeur avoit dit à table, tout bas, à la tante, quelques mots de la découverte qu'avoit faite Edouard des liaisons de Dorval et de la Marquise, et le jeune homme ne négligea rien pour faire comprendre de son côté à Mélise combien la Marquise étoit peu faite pour mettre des entraves à son bonheur. Mélise, dont les soupçons étoient déjà éveillés sur la fausseté de Dorval, crut qu'il n'avoit recherché la Marquise que pour former quelque ligue contre elle ; et madame de Courcy soutint qu'il falloit que *ce mauvais sujet* la connût depuis long-temps. En rentrant au salon, le baron de Nosen paroissoit à Mélise et à ses parentes un ancien ami ; il demanda un moment d'audience à ces Dames, et Mesdemoiselles de Clairanvaux préférant n'être pas présentes à un éclaircissement où il seroit encore

question de la conduite peu régulière de la Marquise, se retirèrent, et laissèrent les deux Suédois avec la tante et Mélise. L'Ambassadeur, après avoir dit un mot des vertus du comte d'Hasfeld, de sa haute naissance, de sa grande fortune et de son indépendance; après avoir parlé de la brillante réputation qu'il s'étoit faite à la guerre, dit en souriant: « Je vous assure, Mesdames, que si » vous me trouvez un seul homme » de son âge qui, lorsqu'il n'a point » le cœur occupé, n'aura pas fait sa » cour à une femme légère, et ne » sera *jamais* tombé dans les filets » d'une coquette, je lui érigerai une » statue. » Alors il entreprit de faire comprendre l'espèce de femme dont étoit la Marquise, et le genre de liaison qu'elle avoit avec Edouard. Il eut de la peine à se faire entendre; mais il lui fut encore plus difficile d'être cru

lorsqu'il affirma que Dorval et la Marquise, qui sans doute s'étoient unis d'abord pour troubler l'amour de Mélise et d'Edouard, avoient fini par imaginer de se venger de leurs prétendus infidèles en s'aimant ou plutôt en feignant de s'aimer. « Croyez-en mon » expérience, » dit-il; « sans l'impor- » tante découverte qu'a faite Edouard » aujourd'hui en trouvant Dorval chez » la Marquise, moi-même j'aurois » conseillé à mon jeune ami d'aller » déclarer à sa *folle* qu'il comptoit » se marier, et renonçoit à une liaison » coupable; mais elle ne mérite pas » même ce genre d'égards. » Mélise, au fond du cœur, écoutoit avec délices le vieux Baron. Edouard suivoit avec une palpitation de cœur qui lui ôtoit presque la respiration, chaque mouvement qui se peignoit sur la physionomie de Mélise. « Ma chère amie, »

s'écria la tante, « *ce bon monsieur* en » sait plus long que nous sur tout cela; » je te conseille donc de consentir à » épouser son jeune ami, pourvu qu'il » ne t'emmène pas en Suède. — Je de- » mande huit jours de réflexion, » dit Mélise en tendant une main à Edouard, et en donnant l'autre à son nouvel ami; « il faut voir ce que feront la Marquise » et Dorval à présent qu'ils savent que » leur association pour nous nuire est » découverte. — Nous, s'écria Edouard; » Ah! Mélise, ils ne *nous* nuiront plus; » mais, je vous en conjure, ne voyez » plus Dorval. — Je vous le promets, » dit Mélise; « mais je vous conjure » de voir la Marquise: si vos soupçons » sont injustes, si elle vous aime..... » — N'achevez pas, » dit Edouard, « vous me percez le cœur. — Allons, » dit le vieillard; » partons, laissons » Mélise se remettre de l'agitation

» d'une journée si fatigante pour
» son ame. Ce que je vois de clair,
» c'est que vous vous aimez, que vous
» êtes dignes l'un de l'autre. Vous,
» Edouard, laissez-moi le soin de
» lever les scrupules de Mélise; et
» vous, mon estimable amie, fiez-vous
» à moi pour faire que ni Dorval ni la
» Marquise ne meurent de douleur.
» Vous avez demandé huit jours de
» réflexion, nous les passerons sans
» vous parler de rien. — Mais vous
» me permettrez de venir vous voir,
» dit Hasfeld. — Non, Edouard, »
répondit Mélise; « je partirai pour
» ma terre de Belleville en Picardie:
» elle est à trente lieues de Paris;
» d'aujourd'hui en huit je serai reve-
» nue, et je donne rendez-vous ce
» jour-là ici à monsieur l'Ambassa-
» deur seul, » ajouta-t-elle en souriant.
— « Vous ne me trompez pas, » dit

Edouard, « vous reviendrez ! — Moi » tromper ! » dit Mélise avec ce ton de la nature si bien fait pour inspirer la confiance. Il fallut souscrire à ce qu'elle désiroit. Hasfeld demanda la permission d'écrire, Mélise répondit qu'il pouvoit envoyer ses lettres à sa tante, qui, ne pouvant supporter un voyage, resteroit à Bois-Fleury avec Isaure, et qu'elle partiroit avec Adeline.

L'Ambassadeur dit qu'il falloit la laisser agir à sa fantaisie, et entraîna Edouard, qui la quitta après avoir couvert ses mains de baisers et de larmes. Mélise, quand il fut parti, se mit au lit: elle étoit réellement fatiguée de tout ce qu'elle avoit éprouvé d'émotions; mais elle entrevoyoit qu'elle seroit heureuse; et entourée de ses trois amies, elle pleura et rit tour-à-tour, ordonna les apprêts de son départ, s'amusa à voir faire ses

paquets, dit en riant qu'elle avoit choisi la plus grave de ses cousines pour compagne de sa retraite, afin qu'elle l'aidât de ses réflexions, et finit par s'endormir très-satisfaite. Dorval, lorsque la Marquise avoit jugé à propos de revenir de son évanouissement, avoit eu à essuyer de sa part mille protestations tendres, et s'étoit attiré de cruels reproches de perfidie et de fausseté, lorsqu'il lui avoit déclaré que son honneur étoit engagé à retourner chez Mélise après ce que lui avoit dit Hasfeld. « Comment ! » Monsieur, vous ne renoncez pas à » elle ? s'écria la Marquise ; « Com- » ment ! lorsque je viens de vous dire » que j'abandonne Edouard à jamais » et que je suis à vous pour la vie, » vous me reparlez d'aller chez Mé- » lise ? — Madame, » répondit Dorval d'un ton impérieux, « je vous prie

» de ne point chercher à me détourner
» d'une résolution que rien ne peut
» ébranler. Voulez-vous que je laisse
» croire à votre cher Hasfeld que
» je me soumets à la défense qu'il
» s'est avisé de me faire du ton le
» plus insolent?—Mon cher Hasfeld!»
répéta la Marquise. Alors il s'engagea entre elle et Dorval une querelle dans les formes, et ces deux amans si passionnés virent leurs tendres feux s'éteindre presqu'au moment qu'ils s'étoient allumés. Dorval s'enfuit. La Marquise eut pour le coup de véritables convulsions. Et la honte et le désespoir entrèrent ensemble au fond de son cœur. Cependant ces bons mouvemens n'y prirent pas assez profondément racine, pour qu'elle n'essayât pas de ramener le comte d'Hasfeld; elle l'aimoit toujours *autant qu'elle pouvoit aimer*. Dorval, qui s'en étoit douté,

l'avoit revue, et lui en avoit arraché l'aveu. Ce fut ce qui lui fit concevoir un dessein pour l'exécution duquel il avoit besoin d'elle. Il la détermina donc, après quelques jours de retraite passés à se convaincre de l'abandon d'Hasfeld, d'aller tout simplement, un matin, chez ce dernier, après avoir donné avis à Mélise, par une lettre anonyme, qu'Edouard avoit vu tel jour la Marquise de Beau-Bois chez lui. Ainsi, le génie de cette femme la portoit sans cesse à de fausses démarches et à tout sacrifier pour arriver à ses fins. Elle trouva Hasfeld occupé à écrire à Mélise. La Marquise se rappeloit trop bien à quel point la dernière scène qu'elle avoit faite à Edouard lui avoit mal réussi, pour essayer de prendre avec lui des airs hautains. Aussi, quoique décidée à *se justifier*, elle prit, en entrant chez lui, la con-

tenance, non précisément de la vertu outragée par d'indignes soupçons, mais celle de l'innocence accablée par la plus cruelle injustice. Hasfeld la vit entrer pâle (ce qu'elle étoit toujours quand elle n'avoit pas de rouge), abattue, et elle lui dit les larmes aux yeux : « Hasfeld ! Hasfeld trop chéri ! » à quelle odieuse idée vous êtes-vous » livré l'autre jour contre votre amie ! » Quoi! vous avez pu penser, en voyant » Dorval chez moi !..— Non, Madame, » répondit Hasfeld un peu déconcerté cependant, par le ton doux et l'air malheureux de la Marquise, « ce n'est » pas pour avoir *vu* Dorval, c'est pour » l'avoir *entendu*.... sans avoir dessein » d'écouter..... — O ciel ! » reprit la Marquise, « vous auriez pensé que » les paroles dont votre oreille a pu » être frappée, je les adressois à Dorval ! » Je me souviens très-bien que lors-

» que vous entrâtes, je lui racontois
» avec quelle dureté vous m'aviez
» traitée la veille, et je lui répétois
» tout ce que je vous avois dit de
» tendre, pour lui prouver combien
» vous aviez été injuste en m'accablant
» de réponses dures et froides. —
» Qu'est-ce qui a donc causé votre éva-
» nouissement à ma vue, Madame ? »
demanda Edouard. « L'effroi de me
» voir surprise par vous, » répondit la
Marquise, « dans un entretien où
» l'on me rendoit compte de votre
» infidélité. Je vous avoue, en vous
» demandant pardon à genoux, » ajou-
ta-t-elle, et elle fléchissoit en effet un
peu le genou, « qu'ayant fait con-
» noissance avec Dorval au bal de
» l'Ambassadeur, et le hasard m'ayant
» mise à portée d'apprendre et ses
» liaisons avec la comtesse de Belle-
» ville, et combien vous lui causiez

» de jalousie, je l'avois engagé à venir
» m'apprendre tout ce qu'il pouvoit
» savoir de vous et de ma rivale. » Le comte d'Hasfeld étoit si confondu de l'humilité de la Marquise, que lui-même avoit l'air d'un coupable en l'écoutant; et lorsqu'elle avoit dit: *je vous demande pardon à genoux*, son humeur chevaleresque avoit failli le précipiter à ses pieds. « Madame, » dit-il les yeux baissés, « les liaisons
» de Dorval avec la Comtesse sont
» nulles. Il est amoureux d'elle depuis
» plusieurs années. Elle a pour lui
» de l'amitié, voilà tout. Je veux
» vous croire. J'excuse même la con-
» fiance un peu précipitée que vous
» avez prise en Dorval; mais je vous
» dois une entière franchise pour prix
» de la vôtre, » ajouta-t-il, en souriant un peu malgré lui. Et se rassurant par degrés, il en vint, après tous

les préambules faits pour adoucir le coup qu'il alloit lui porter, à lui déclarer très-courageusement qu'il adoroit Mélise et qu'il ne pouvoit plus lui offrir qu'une *tendre amitié*.

La Marquise, qui s'étoit attendue à ce dénoûment, joua supérieurement un désintéressement dont elle s'étoit prescrit d'avance l'apparence. Elle forma mille vœux pour le bonheur d'Edouard, fondit en larmes, et sanglota pendant une demi-heure, sans qu'aucun mot de reproche lui échappât. Hasfeld étoit fort embarrassé de sa contenance. Il ne pouvoit pas prier une femme, et une femme comme la Marquise, de sortir de chez lui, et il craignoit que quelqu'un de l'ambassade ne montât dans sa chambre, car il logeoit chez l'Ambassadeur : et que dire à un être qu'on afflige, et dont on voudroit voir cesser la douleur, sans

vouloir lui en ôter la cause? Il se jeta dans toutes les protestations d'amitié qui, dans des cas comme dans celui-là, sont autant de topiques appliqués à côté des blessures. Il ne croyoit pas absolument à l'innocence de l'entretien de Dorval avec la Marquise; mais il ne savoit plus trop qu'en penser. Lorsqu'il la vit un peu calmée, il essaya de lui faire entendre avec douceur qu'elle pouvoit se compromettre en restant plus long-temps chez lui. « Hasfeld, » lui dit-elle alors, « je vous assure que ce » n'est par aucun motif personnel que je » veux vous éclairer sur *votre Mélise.* » Prenez-y garde, mon ami, j'en ai en- » tendu dire d'étranges choses! — Ce » sont des calomnies de Dorval, » reprit impétueusement Edouard. « Non, » en vérité, » répondit la Marquise avec calme, « Dorval ne m'a dit d'elle que ce » que vous venez de m'en dire; il a ajouté

» seulement que Mélise lui avoit pro-
» mis depuis long-temps de l'épouser,
» et qu'elle avoit changé d'idée depuis
» le moment où elle vous avoit connu;
» mais il m'est revenu que Dorval est
» bien plus heureux qu'il ne le dit;
» qu'il continue à entretenir avec elle
» des relations dont il m'est impossible
» de deviner la nature, mais qui me
» paroissent fort suspectes. L'Am-
» bassadeur de Suède ne cache pas
» qu'il espère voir votre sort uni à celui
» de cette jeune veuve; mais sa tante
» a dit à une femme de mes amies
» que Mélise avoit demandé huit jours
» avant de vous faire une réponse dé-
» cisive. Il paroît que vous lui avez
» arraché une promesse de ne plus
» revoir Dorval; cependant elle ne
» se décidera à rien avant de l'avoir
» vu; et la veille du jour qu'elle a fixé
» pour revenir à Bois-Fleury, elle doit

» lui parler à sept heures du soir dans
» les Champs-Elysées. Le lendemain
» vous la croirez arrivée de Picardie
» le jour même, et Dorval aura dicté
» sa réponse. Je vous en préviens, afin
» que vous pariez ce coup..... »
Hasfeld étoit pâle et immobile : la Marquise auroit parlé plus long-temps, qu'il ne l'auroit pas interrompue : mille idées confuses se croisoient dans sa tête; à la plus parfaite confiance dans la candeur de Mélise, se joignoient dans son cœur, par une bizarrerie inexplicable, des mouvemens intérieurs de rage jalouse, dont la Marquise vit parfaitement l'expression sur sa physionomie, quelqu'effort qu'il fît pour les cacher. Il voulut savoir de qui la Marquise tenoit ces affreuses calomnies ; et il prononçoit ces deux derniers mots d'une voix mal assurée. La Marquise refusa absolument de l'en instruire, et

feignit de vouloir se retirer, sans s'inquiéter davantage du parti qu'il prendroit ; mais Edouard l'arrêtant par le bras, « Je veux vous rendre témoin » de l'innocence d'une jeune femme » indignement accusée, et dont la » pureté mérite tous les hommages » sans exception. Vendredi j'irai vous » prendre à six heures du soir ; à sept » nous irons aux Champs-Elysées, et je » justifierai pleinement à vos yeux un » être adorable, digne du plus profond » respect. » C'étoit justement ce que la Marquise désiroit. Elle accepta le rendez-vous d'un air négligent et distrait. Etoit-ce seulement le désir de prouver à la Marquise combien on avoit mal jugé Mélise, qui portoit Edouard à vouloir aller à un rendez-vous auquel il ne vouloit pas croire ? Il paroît probable que s'il avoit cru jouer à cette partie de promenade un triste rôle, il n'eût pas

voulu en rendre la Marquise témoin. Cependant, pourquoi y aller? La jalousie seroit-elle tellement inséparable de l'amour, que les alarmes même les plus extraordinaires puissent naître dans un cœur qu'il possède ! Pour moi, je le crois ; et je pense même qu'un amour raisonnable n'est pas de l'amour ; mais je suis femme, et mon opinion ne compte pas. Hasfeld confia à l'Ambassadeur ce qu'on venoit de lui dire. Il se tourmenta doublement jusqu'au retour de Mélise, et de son absence et des doutes qu'on avoit voulu jeter dans son ame. « Je suis sûr » d'elle, » disoit-il à l'Ambassadeur; » mais enfin ce sont des pensées som- » bres dont on a obscurci mon imagi- » nation, et qui viennent, malgré que » j'en aie, ternir l'éclat de ces idées » riantes sur lesquelles Mélise m'avoit » laissé, et qui seules pouvoient me

» faire supporter son éloignement. —
» Mais quelle gaucherie à la mar-
» quise ! » s'écria-t-il. « Si elle pou-
» voit se trouver avoir raison, je *la*
» prendrois en horreur. — Vous auriez
» tort, » disoit l'Ambassadeur, en
riant ; « car elle vous auroit rendu
» un grand service. — Tout comme il
» vous plaira, mon Général, » disoit
Hasfeld ; « mais je sens que je ne pense
» à l'officieuse Marquise qu'avec des
» sentimens de colère et d'aversion. »
La gaieté de l'Ambassadeur rassuroit
Edouard. Il n'est point léger, pen-
soit-il ; il ne riroit point de ma peine :
donc il faut qu'elle ne soit pas raison-
nable. Quatre mortels jours s'écoulè-
rent jusqu'au vendredi tant craint, et
tant désiré par Hasfeld ; et il n'avoit
ni vu la Marquise, ni eu de ses nou-
velles. La Marquise les avoit employés
à concerter avec Dorval les mesures

nécessaires pour faire réussir ce projet sur lequel ils fondoient de grandes espérances.

Dorval avoit ingénieusement imaginé que si la Marquise pouvoit reprendre dans ses filets le jeune Suédois, il pourroit encore lui-même renouer avec Mélise ; et dans un entretien qu'il eut avec la Marquise pour combiner ce nouveau plan , il lui conseilla tout simplement de l'aider à le faire réussir, plutôt que de l'avoir pour ennemi. Il lui démontra clairement qu'il aimoit mieux Mélise qu'elle ; et comme on l'a dit, il lui fit avouer : qu'elle lui préféroit Hasfeld. Ce fut la seule fois que ces deux êtres mirent de la franchise en se parlant. Mais cette franchise portoit sur des points si humilians pour l'amour-propre de tous deux, si avilissans pour la Marquise , et si déplaisans pour Dorval, que cette explication,

en les unissant d'intérêt, leur inspira l'aversion la plus décidée l'un pour l'autre; de sorte que depuis ce jour tous leurs entretiens furent une constante parodie de la confiance et de l'amitié. Cet aimable couple avoit fabriqué pour Mélise une lettre dans laquelle on lui apprenoit qu'Hasfeld, après avoir reçu mystérieusement la Marquise chez lui, la promèneroit le vendredi suivant à sept heures du soir aux Champs-Élysées. Cette lettre étoit de la même écriture que la première, celle par laquelle on l'avoit informée de la visite que la Marquise avoit faite au jeune Comte. La femme-de-chambre de madame de Beau-Bois avoit servi les deux fois de secrétaire. Et voilà comme le vice corrompt tout ce qui l'entoure, s'humilie en se mettant dans la dépendance de ses agens, et se livre avec imprudence aux mains les plus viles! On indi-

quoit à Mélise l'allée écartée dans laquelle on avoit assuré avoir entendu les deux amans se donner rendez-vous, et Dorval promit à sa digne amie d'être dans ce bosquet à sept heures, afin qu'Edouard l'y surprît avec Mélise. « Quand elle n'y viendroit pas seule, » disoit-il, « il suffira qu'Hasfeld l'y » voie avec moi et *une confidente*, pour » tout rompre, pour renoncer à elle, » et peut-être à toutes les femmes. » Ce ne seroit pas votre compte, » ajouta-t-il en pirouettant, et il sortit. La Marquise sentit dans ce moment toute l'horreur qui est attachée à l'obligation de feindre de l'amitié pour quelqu'un qu'on déteste, et elle se promit bien de se venger un jour; mais ce n'étoit pas le moment, car, si elle eût alors tout découvert à Hasfeld, elle se perdoit elle-même.

Dorval avoit appris, en même temps

que la Marquise, et la visite de l'Ambassadeur de Suède à Bois-Fleury, et les espérances du comte d'Hasfeld, et le départ de Mélise. Il avoit couru chez la tante prendre des informations exactes sur des faits qui le remplissoient d'effroi et le mettoient au désespoir ; et la bonne vieille, trop bavarde pour garder un secret, et, de plus, haïssant trop Dorval pour ne pas se donner le plaisir de le désoler, lui conta tout, et avec des tons si méprisans, qu'avant d'avoir rejoint la Marquise pour combiner avec elle le plan que nous venons de voir, il jeta provisoirement les bases d'un autre, qui, dans le cas où celui-ci viendroit à manquer, lui serviroit à prouver à Mélise, avant qu'elle déclarât son mariage avec le comte Hasfeld, qu'il ne se soucioit point d'elle. Il se souvint alors que, deux mois aupara-

vant, on avoit dit devant lui, dans une société, par manière de plaisanterie, une chose dont on parla fort sérieusement un moment après. Quelqu'un avoit annoncé à tous les gens à marier qui se trouvoient dans cette société, qu'il y avoit un excellent parti dans ce moment et très-facile à obtenir; que c'étoit la fille unique d'un homme très-riche, et l'héritière par conséquent d'un grand bien ; que, de plus, elle l'étoit de deux ou trois oncles, et que cet aimable objet si fait pour être recherché, n'avoit d'autre inconvénient que d'être extrêmement disgracié de la nature ; que la demoiselle étoit aussi laide que dénuée d'esprit, mais, au demeurant, une bonne créature. On s'égaya beaucoup sur son compte : les uns la disoient noire comme une taupe ; les autres, d'une maigreur inimaginable, marquée de

petite vérole ; enfin, au bout de cet affreux portrait on mettoit toujours, mais elle apportera à son mari trois cent mille livres de rente. Dorval avoit un peu ouvert l'oreille à tous ces propos, et avoit à peine souri dans les momens où ils avoient excité le plus la risée générale. Si Mélise n'eût point eu de fortune, Dorval auroit eu la philosophie d'y renoncer pour Caliste de Béfort, la laide héritière ; mais Mélise avoit un revenu de 60,000 liv. clair et net, et Dorval trouvoit que la beauté et l'amabilité de Mélise valoient bien le surcroît de richesse de Caliste. Cette Caliste lui revint à l'esprit au moment où il vit le fragile édifice de ruses et d'artifices, qu'il avoit construit pour se rendre possesseur de Mélise, prêt à écrouler ; il se souvint que ceux qui lui avoient parlé de Caliste, lui avoient dit que malgré ses grands biens

personne encore n'avoit pu se résoudre à s'unir à elle, et que son père brûloit du désir de l'établir, afin de la mettre sous la *protection* d'un époux, qui, lorsqu'il ne seroit plus, seroit le guide et l'appui d'une infortunée qui ne sauroit jamais se tirer seule de tous les embarras de la vie. Ce n'étoit pas là le sort que Dorval lui préparoit dans ses idées. Je l'épouserai, disoit-il en rêvant dans son cabriolet, me voilà riche ; je la laisserai à la campagne de son père tant qu'il vivra, et je courrai à Paris, en Italie, dans mille endroits divers. A la mort de son père je la confinerai dans un de ses vieux châteaux. Je prétexterai des affaires pour en être sans cesse absent. Elle a peu d'esprit, je la dominerai. Elle est bonne, dit-on, je la subjuguerai ; je la verrai le moins que je pourrai, et après avoir fait un *excel-*

lent mariage, je jouirai de toute la liberté et de tous les agrémens de la vie de garçon. Cette idée riant toujours de plus en plus à son esprit, il passa deux jours à la mûrir, à prendre d'amples informations sur la pauvre Caliste, et se promit bien, si Mélise le forçoit à se borner au nouveau plan de bonheur qu'il fondoit sur les richesses de Caliste, de rompre au moins le mariage d'Edouard. Ce fut alors qu'il fabriqua avec la Marquise le complot dans lequel Mélise devoit voir, le vendredi suivant, son union avec Hasfeld ruinée. Edouard fut exact au rendez-vous du vendredi. Dorval savoit par ses espions que Mélise, qui ne devoit revenir que le lendemain, étoit arrivée de la veille à Bois-Fleury : donc elle avoit reçu l'avis que la Marquise lui avoit fait passer ; donc elle y croyoit. Edouard trop

noble pour épier les démarches de la femme qu'il aimoit, ignoroit le retour de Mélise ; il ignoroit encore plus, que la Marquise les trahissant tous deux, avoit fait passer en Picardie une lettre perfide pour attirer sa rivale dans le piége qu'elle lui tendoit.

Edouard, avant d'aller prendre la Marquise pour aller aux Champs-Élysées, avoit écrit à Mélise une lettre pleine de noblesse et de franchise, où il lui apprenoit l'indigne calomnie dont on avoit voulu la noircir à ses yeux. Il l'instruisoit de sa résolution d'aller avec la Marquise dans le lieu où l'on prétendoit qu'elle devoit voir Dorval, désirant, disoit-il, prouver lui-même la fausseté d'une fable aussi odieuse ; mais il ne fit partir sa lettre qu'au moment même du rendez-vous. Nous ignorons pourquoi il ne l'expédia pas plus tôt ; on sait seulement qu'il

dit à l'Ambassadeur: « Je dois compte » de toutes mes démarches à Mélise; » je ne veux pas lui laisser ignorer » celle-ci; mais elle l'apprendra assez » tôt en trouvant ce soir mon billet » à son arrivée à Bois-Fleury. » Nous avons vu qu'il avoit aussi instruit Mélise de la visite que la Marquise lui avoit faite. Mélise enchantée de la franchise d'Edouard, mais impatientée de se voir poursuivie de lettres anonymes, soupçonna Dorval de toutes ces méchancetés, qui ne lui causèrent pas la plus légère alarme; mais elle avança son *retour d'un jour* pour en conférer avec madame de Courcy, qui dans certaines occasions montroit un grand sens, et dont l'expérience inspiroit beaucoup de confiance à Mélise. Une jeune femme prudente et raisonnable pense toujours avec raison que l'être le plus médiocre, s'il a beau-

coup plus d'âge et d'expérience qu'elle, peut lui être utile par ses conseils. « Il est véritablement singulier, » dit Mélise à sa tante après lui avoir conté ce qui causoit et son humeur et son retour soudain la veille du vendredi fixé par elle pour revenir à Bois-Fleury, « qu'on se plaise à me tourmenter » ainsi! Comment pourrois-je suspec- » ter la sincérité des sentimens d'E- » douard, lorsqu'il ne me cache rien, » lorsque lui-même m'a écrit en Picar- » die pour me dire que la Marquise de » Beau-Bois a été chez lui; ce qui m'a » fait mépriser et la lettre anonyme » par laquelle on vouloit lui faire un » crime à mes yeux d'avoir reçu cette » visite, et l'auteur de cet infâme avis. » Cependant, que penser du billet que » voici, et qui m'est parvenu à Belle- » ville, il y a trois jours? » Et Mélise lut à sa tante le billet suivant : « *Des*

» *amis de la comtesse de Belleville lui* » *donnent avis que le comte Edouard* » *d'Hasfeld, quoiqu'il ne voye plus la* » *Marquise de Beau-Bois, ni chez elle* » *ni chez lui, doit avoir avec elle un* » *entretien secret le vendredi 5 du* » *courant, aux Champs-Élysées, dans* » *l'allée des Veuves, à sept heures du* » *soir.* — « Eh bien, vous n'y croyez » pas, j'espère, à ce rendez-vous ! » dit la tante en ôtant ses lunettes qu'elle avoit mises pour écouter sa nièce pendant qu'elle lisoit. « Non, assurément, » dit celle-ci ; « mais cela me tracassoit » je ne sais pourquoi, et je suis revenue » pour vous demander si vous ne » pensez pas qu'il faut instruire » Edouard dès demain matin de tout » ceci. » La Baronne prit lentement et avec des pauses une prise de tabac ; puis elle secoua la tête. « Ma nièce, » dit-elle, « le diable est bien malin.

» — Mon Dieu, ma tante ! » reprit Mélise, « mais vous me disiez tout-
» à-l'heure qu'il ne falloit pas croire....
» — Il est vrai, répondit la vieille ; mais
» enfin, ma chère enfant, il s'agit
» d'être heureuse ou malheureuse. Se
» marier n'est pas une bagatelle, et
» se marier avec un étranger, et se
» marier encore quand on est veuve,
» indépendante et riche ! Ma chère
» amie, Edouard est bien gentil ;
» mais les hommes ! Ah ! ma nièce,
» les hommes ! Enfin suffit. Deux pré-
» cautions valent mieux qu'une : moi,
» à votre place, je voudrois en avoir
» le cœur net. — Quoi ! ma tante,
» vous voudriez que j'allasse espion-
» ner..... — Eh bien ! eh bien ! voilà
» les grands mots ! Espionner ! est-ce
» qu'on ne peut pas se promener aux
» Champs-Élysées ? » La discussion de cette affaire importante entraîna

ces dames à causer fort avant dans la nuit, et le lendemain matin madame de Courcy étoit toute malade : veiller et raisonner étoient pour elle deux grands efforts.

Edouard partit à six heures trois quarts avec la Marquise et son respectable général, après avoir envoyé à Mélise l'aveu tardif de cette promenade. A sept heures ils arrivèrent au lieu convenu, et qui leur parut fort isolé. La voix de Dorval se fait cependant entendre ; mais elle a l'accent du reproche, et du reproche amer et turbulent. Il s'adresse à quelqu'un ; donc il n'est pas seul. Edouard venu pour justifier Mélise, et qui s'avançoit d'un air triomphant, se précipite vers le côté de l'allée d'où partoit la voix de son rival, avec un mouvement inexplicable, et dont lui-même ne se rend pas compte ; et il trouve Dorval tête-

à-tête avec la tante, en querelle réglée. « Au secours ! » cria-t-elle, en apercevant Edouard; « voilà un fou qui » me dit mille injures. » Edouard éclate de rire ; la Marquise pâlit : « Comment madame de Courcy se » trouve-t-elle ici ? » demande Hasfeld. « Je vous expliquerai cela » dans un autre moment, Monsieur. » On devine que l'intérêt de sa nièce, qu'elle chérissoit tendrement, et peut-être un peu de curiosité aussi, avoient décidé la Baronne à venir au rendez-vous auquel Mélise avoit refusé de se rendre, et que cette dernière n'avoit pu empêcher la vieille de faire ce qu'elle avoit projeté. C'étoit donc pendant qu'Edouard, accompagné de la Marquise et de l'Ambassadeur de Suède, surprenoit Dorval et madame de Courcy dans un bosquet, que Mélise recevoit la lettre d'Edouard. « Qu'est-

» ce que tout ceci veut dire? » s'écria la tante. « Toute réflexion faite, il faut » éclaircir cette aventure dans l'ins- » tant; » et en disant *toute réflexion faite*, la pauvre femme se trouvoit agir précisément sans l'ombre de réflexion. « Vous ne m'échapperez pas, » Monsieur, » dit-elle à Dorval, qui cherchoit à s'en aller; et le saisissant de la main droite, par le bras, tandis que de la gauche elle tiroit de la poche de son tablier de taffetas noir le billet anonyme adressé à Mélise la veille, « Tenez, lisez, » disoit-elle à Edouard, » je ne comprends plus rien à tout ce » que je vois. Je devois vous surpren- » dre avec une belle dame, et je crois » bien que la voilà; mais point du » tout, c'est encore monsieur Dorval » que j'y trouve, et qui s'emporte, » parce que j'ai l'audace de m'étonner » de l'y rencontrer. — Voilà qui est af-

» freux, Madame, » dit Edouard d'un ton concentré, à madame de Beau-Bois. La Marquise jette les yeux sur le billet, « Affreux, en effet, » dit-elle, « et je ne conçois pas qui a pu écrire... — « Vous, ou Dorval, » interrompit Edouard furieux. — « Monsieur, » dit froidement Dorval, « je vous prie » de ne point me mêler dans vos dis- » cussions avec Madame, que je n'ai » eu l'honneur de voir qu'une seule » fois en ma vie. — Ce n'est pas mon » écriture, » dit la Marquise; « Ah! » Edouard, vous qui la connoissez, » justifiez-moi. D'ailleurs, me croi- » riez-vous capable...— Je vous crois, » vous, Monsieur, » dit la vieille tante à Edouard, en leur rompant en visière, « capable d'être ici avec elle, » en montrant la Marquise. « Il suffit, Mon- » sieur. — Non, Madame, il ne suffit » pas : j'entrevois ici une double noir-

» cœur; et quoique Monsieur m'ait prié
» d'un ton *si touchant* de ne point le
» mêler dans mes querelles, j'espère
» qu'il voudra bien m'accorder un
» quart-d'heure d'entretien particu-
» lier. — Monsieur, » dit Dorval,
« je suis à vos ordres; mais je ne con-
» çois pas ce que ce billet a de commun
» avec moi, et comment je dois vous
» expliquer pourquoi il m'a pris fan-
» taisie de venir me promener ici ce
» soir? — Vous voyez bien, mon
» ami, » dit l'Ambassadeur de Suède,
en s'adressant à Edouard, « que mon-
» sieur Dorval n'est pour rien dans ce
» quiproquo; que Mélise tient main-
» tenant dans ses mains la réponse au
» billet que nous venons de lire. Ac-
» compagnons à Bois-Fleury madame
» de Courcy, qui doit avoir peur d'y
» retourner seule si tard, et laissons à
» monsieur Dorval le soin de recon-

» duire madame la Marquise chez elle.
» Mon cher Edouard, » ajouta le respectable vieillard, « véritablement
» vous êtes injuste d'en vouloir à mon-
» sieur Dorval. — Je le pense, » dit celui-ci très-embarrassé. — « A la
» bonne heure, Monsieur, « reprit Edouard en enfonçant son chapeau et lui tournant le dos.

L'Ambassadeur offrit son bras à la tante, qu'il conduisit, accompagné d'Edouard, jusqu'à sa berline, dans laquelle sa femme-de-chambre l'attendoit. Il ne put obtenir la permission d'y monter avec son jeune ami. La vieille Baronne croyoit toujours Edouard coupable, quoiqu'il lui fût impossible de dire pourquoi, ni comment. Ses idées étoient brouillées, et elle crioit du fond de son carrosse à Edouard appuyé d'un air suppliant contre le marchepied: « Les hommes sont tous

» des perfides, des monstres. » Ce fut en vain qu'il essaya de lui faire entendre raison. « Je vous ai sur-
» pris en effet au rendez-vous avec la
» Marquise, » disoit-elle toute rouge de colère ; « et sans ce maudit Dorval
» qui s'est trouvé là.... Enfin c'est une
» vilaine affaire. Bon soir, Monsieur,
» il n'y a plus de Mélise pour vous. »
L'Ambassadeur prit le parti de dire à la tante : « C'est demain que la
» comtesse de Belleville m'a promis
» de me recevoir *seul*, j'irai *seul*
» à Bois-Fleury ; » et s'emparant d'Edouard, il l'entraîna vers leur phaëton, qui les attendoit. Dorval voyant sa dernière noirceur avortée, adressa des plaisanteries amères à la Marquise, ne prit pas même la peine de la reconduire jusqu'à son carrosse, et alla passer la soirée au Vaudeville pour se distraire de la désagréable

aventure qui venoit de lui arriver. Les jours suivans il ne *daigna* pas s'informer de Mélise. Il les passa à recueillir tous les détails qu'il put sur la pauvre Caliste, qu'il regardoit déjà comme sa victime. Il se fit présenter chez monsieur de Béfort. Il s'étoit peint sa fille effroyable à tel point, qu'il la trouva moins désagréable qu'elle ne l'étoit en effet. Il vit une grande fille âgée de vint-cinq à trente ans, brune, sèche, maigre, sans grâce, point marquée cependant de petite vérole, sans contenance, mais ayant un air doux et une figure bonasse. La joie qu'il ressentit de ne point trouver en elle un monstre achevé, lui fit aborder monsieur de Béfort d'un air de satisfaction qui parut au vieillard de la franchise; et lorsqu'après les premiers complimens, Dorval qui avoit pris un ton sage et modeste, lui

dit : « J'ai toujours pensé que le bon-
» heur domestique fondé sur les dou-
» ceurs du lien conjugal pouvoit seul
» rendre heureux un honnête homme, »
et qu'il finit par demander la main
de Caliste, Monsieur de Béfort lui
répondit : « Je sais que le jour où
» l'on parla pour la première fois
» de ma bonne fille devant vous, vous
» fûtes le seul qui ne vous égayâtes
» pas sur son compte : je le sais, et je
» vous en ai su gré. » Dorval fut ravi,
mais nullement étonné. Il avoit, en
effet, évité de rire, aux dépens de
Caliste, avec les autres, par un effet
de cette prudence qui ne l'abandonnoit
jamais, et dont la pratique, dans tous
les cas où ses intérêts pouvoient de
loin ou de près être compromis, se
présentoit toujours avec une merveil-
leuse promptitude à son esprit. Dorval
n'eut pas de peine, comme on peut le

croire, à obtenir la main de Caliste, et il ne parla plus dans le monde que de son prochain mariage, disant mille biens de sa future, la faisant presque passer pour jolie et aimable, ne concevant pas, disoit-il, comment on avoit pu la dire laide; qu'elle n'étoit point à la vérité une beauté, mais qu'elle seroit d'une très-jolie tournure lorsqu'elle auroit acquis de l'usage, et que sa timidité seule la faisoit passer pour gauche et bornée. Au bout de trois jours ces propos circulant de bouche en bouche, firent de Caliste une charmante personne, et revinrent aux oreilles du Marquis de Béfort, qui croyant Dorval amoureux de sa fille, dit dans la joie de son cœur: « Ce que » c'est pourtant que l'amour! Voilà » ma pauvre fille qui en inspire. L'au- » rois-je jamais imaginé! Mon en- » fant, » dit-il à Caliste, » je ne voulois

» te donner dans un mari qu'un pro-
» tecteur, et tu auras dans celui que
» le Ciel t'envoie, un amant. » Caliste répondit : « Cela m'est bien égal,
» Papa. » Et *le Papa* essaya de lui faire comprendre qu'il falloit désormais s'accoutumer à trouver des réponses moins niaises. La Marquise de Beau-Bois n'entendoit plus parler que du prochain mariage de Dorval : les uns disoient qu'il épousoit un prodige de laideur et de bêtise ; d'autres, une beauté parfaite que son père, par bizarrerie, avoit soustraite à tous les regards et fait passer pour affreuse, afin de ne la pas voir entourée de la foule d'adorateurs qu'un pareil avantage, joint à son immense fortune, auroit attirés près d'elle.

La Baronne étoit revenue à Bois-Fleury le soir de sa ridicule promenade aux Champs-Elysées, tellement

courroucée de tout ce qui s'y étoit passé, qu'elle fut une heure avant de pouvoir rien expliquer clairement à Mélise. Cette dernière, sans comprendre un mot à la noirceur dont on avoit voulu la rendre victime, ne conçut cependant pas le plus léger soupçon contre Edouard. Elle montra à sa tante le billet par lequel il lui apprenoit qu'il iroit avec la Marquise au rendez-vous où l'Abbesse l'avoit trouvé ; et Mélise ajouta : « Vous » voyez qu'il me dit que l'Ambassadeur » ira avec lui, et vous voyez qu'il y » étoit en effet. » La vieille eut mille peines à concevoir qu'en effet Edouard n'avoit point trahi Mélise. « Cependant » tout ceci va faire du bruit. Ah! ma » nièce, ne concluez pas votre mariage » avec Edouard, qu'il n'ait absolument » cessé de voir la Marquise. Vous voyez » aussi qu'elle cherche à lui donner

» de fâcheuses impressions sur vous ;
» car, si ce n'étoit pas elle qui eût dit à
» Edouard que vous deviez causer avec
» Dorval dans ces malheureux Champs-
» Elysées, pourquoi y seroit-il venu
» avec elle ? » Mélise, qui craignoit au-dessus de tout un éclat, passa la nuit à pleurer, à consulter sa tante et ses cousines, et écrivit à huit heures du matin à l'Ambassadeur de Suède, pour lui faire part de ses alarmes, et pour le conjurer de persuader à Edouard qu'il étoit nécessaire, puisque tant d'ennemis cachés conspiroient contre son union avec elle, de retarder une explication définitive entr'eux, encore de quelques jours. *Je vous ai promis*, lui disoit-elle à la fin de sa lettre, *de vous recevoir aujourd'hui, et je vous attends à midi : j'ai eu l'honneur de vous dire que je vous recevrois* SEUL, *et cependant je rece-*

vrai le comte d'Hasfeld.... Le jeune homme, transporté de joie, et cependant inquiet des retards que Mélise paroissoit vouloir encore lui faire éprouver, suivit son vénérable chef à Bois-Fleury. Mélise les reçut d'un air attendri, mais un peu peiné : enfin elle s'expliqua avec franchise, et fit part à Edouard de la résolution qu'elle avoit prise de ne se décider à rien avant d'être *sûre* que la Marquise eût absolument renoncé à lui. Edouard crut que Mélise le punissoit d'avoir reçu la visite de la Marquise, et se répandit en expressions de désespoir contre la fatalité de sa destinée, et en imprécations contre les ruses de la Marquise, dont il devinoit bien, disoit-il, la connivence avec Dorval pour le séparer de Mélise. Cette dernière exigea qu'on la laissât retourner à Belleville encore pour un mois, et pro-

mit de couronner les vœux d'Edouard, à son retour, si on pouvoit lui prouver, non qu'il eût définitivement rompu avec la Marquise, mais que la Marquise eût renoncé à lui. Mélise ne pouvoit encore comprendre que la Marquise fût devenue en un instant l'amante de Dorval : de pareilles choses lui paroissoient impossibles. « Je pense » toujours, » dit-elle à Edouard, « que lorsque vous avez cru entendre » qu'elle adressoit des paroles d'amour » à Dorval, elle lui répétoit des mots » qu'elle vous avoit adressés, pour se » plaindre à lui de la froideur avec » laquelle vous y aviez répondu. » Edouard, quoique désespéré, fut encore obligé de se soumettre aux volontés de Mélise. Il ne pouvoit douter de son amour, elle répandoit des torrens de larmes en lui annonçant sa résolution; et Edouard obtint d'elle

qu'au bout du mois elle reviendroit, non à Bois-Fleury, mais à Paris, et décideroit alors définitivement de son sort. Il jura que lui-même il iroit passer ce temps-là loin de *Paris*, sans instruire personne du lieu de sa retraite, afin que la Marquise ne pût l'y poursuivre de ses méchancetés. « Non, » dit Mélise, « car on vous croiroit » en Picardie avec moi. — Venez » habiter Bois-Fleury pendant l'ab- » sence de Mélise, » dit la Baronne. Edouard fit un cri de joie et accepta avec transport. « Vous ne craignez » pas de vous ennuyer avec moi et » ma douce Isaure? » dit madame de Courcy. « M'ennuyer dans des » lieux qui appartiennent à Mélise! » Ah! Dieu! ici chaque chambre, » chaque bosquet, chaque allée, est » consacré par son souvenir enchan- » teur. Privé d'elle, ah! quelle plus

» douce consolation puis-je goûter que
» d'en parler, d'être avec ses parentes,
» ses amies? Tout ici m'est cher : ce
» métier, ce clavecin, cette guitare,
» elle a tout touché ; ces tableaux
» peints de sa main; ce cabinet..... »
ajouta-t-il à voix basse, en jetant à Mélise un coup-d'œil passionné, qui, en rappelant à la jeune veuve la scène de la déclaration d'Edouard, fit battre son cœur violemment. Les deux amans se séparèrent. Mélise retourna à Belleville avec Adeline. Hasfeld, par respect pour son excellent protecteur, le reconduisit jusqu'à Paris, prit quelques effets, son valet-de-chambre, et retourna le soir même s'établir à Bois-Fleury. Ce qui le combloit de joie, ce n'étoit pas tant la proposition que lui avoit faite la Baronne, de venir habiter ce château, que l'approbation tacite qu'avoit donnée Mélise à cet arrange-

ment, en n'y opposant aucune objection. Il sentoit bien que lui permettre d'habiter pendant un mois sa campagne, quoiqu'elle en fût absente, c'étoit comme avouer publiquement que son mariage avec lui étoit arrangé; et il en concluoit qu'elle étoit bien décidée à unir son sort au sien.

Edouard obtint facilement de son Ambassadeur la permission de ne se rendre à Paris qu'aux heures où son devoir l'appeloit auprès de lui, et de passer tout le mois de l'absence de Mélise auprès de ses bonnes parentes, à lui écrire, à s'entretenir d'elle, à lire avec amour les lettres qu'elle lui écrivoit, quoiqu'elle n'y parlât jamais de rien qui eût rapport au sentiment qui les unissoit, et qu'elle ne répondît que par des assurances d'amitié aux protestations passionnées dont il remplissoit les siennes. Mais, si cette

excessive réserve affligeoit Hasfeld, les lettres de Mélise à l'Ambassadeur l'en dédommageoient délicieusement. Elle s'informoit à lui de l'état des choses entre la Marquise et Edouard; elle désiroit savoir si cette femme à qui elle accordoit toujours, dans la pureté de son cœur, des droits sur celui d'Edouard, avoit véritablement cessé de l'aimer. Enfin, elle ne cachoit point à l'Ambassadeur qu'elle accepteroit la main du comte d'Hasfeld avec transport, si elle n'avoit à redouter, ni de faire le malheur d'une autre, ni de s'exposer à ses plaintes. Le Comte et l'Ambassadeur écrivoient à Mélise que ni l'un ni l'autre n'entendoient plus parler de la Marquise, et que le dernier entretien qu'elle avoit eu avec Edouard avoit mis fin à tous les rapports qui avoient existé entre eux. Cependant Mélise avoit mandé à l'Ambassadeur

qu'elle le prioit de lui expliquer pourquoi, si effectivement madame de Beau-Bois avoit été sincère en assurant Edouard qu'elle renonçoit à lui, elle avoit été précisément le témoin qu'Edouard avoit choisi pour aller avec lui aux Champs-Elysées. Il fallut bien avouer à Mélise que c'étoit parceque la Marquise elle-même avoit été dans cette occasion son accusatrice; et comme Edouard croyoit son honneur engagé à ne point dévoiler cette perfidie de la Marquise, cela fit que l'Ambassadeur pensa qu'il devoit prendre sur lui d'en instruire Mélise, afin de ne laisser aucun nuage dans son esprit contre le jeune Comte. Alors Mélise repassant toute cette affaire dans sa tête, dit à sa cousine: « Je » conçois, mon amie, comme le dit *le* » *bon* Ambassadeur, qu'Edouard n'ait » point voulu noircir à mes yeux une

» femme qu'il a aimée, d'un trait aussi
» odieux ; mais pourquoi ne m'a-
» t-il point écrit, sans nommer per-
» sonne, qu'on m'accusoit d'une hor-
» reur à laquelle je ne puis encore
» penser sans frémir ! Pourquoi ne
» m'en a-t-il informée qu'à l'heure
» même où il partoit pour cet odieux
» rendez-vous ? Auroit-il cru à cette
» calomnie! —Mon Dieu! » lui dit Ade-
line, « ne chicanez pas là-dessus,
» passez un peu de jalousie à un homme
» aussi amoureux que l'est Edouard.
» Vous-même, n'êtes-vous pas un peu
» jalouse de la Marquise? Toutes les dé-
» marches qu'elle a faites pour ranimer
» l'amour d'Edouard, cette dernière
» méchanceté, imaginée pour le dé-
» tacher de vous, tout cela ne vous
» contrarie-t-il pas ? Pourquoi cette
» nouvelle épreuve, cette seconde
» absence ? C'est que la promenade

» que la Marquise a faite avec Edouard,
» quoique ce fût de la part de *votre*
» *amant* une démarche pour vous laver
» de tout soupçon aux yeux de vos
» accusateurs, et quoique l'Ambassa-
» deur en ait été, cette promenade
» excite en vous des sentimens jaloux
» qui vous tourmentent, malgré leur
» peu de fondement. Allons, chère
» cousine, ne revenez pas sur le passé,
» croyez-moi. Vous aimez Edouard,
» il vous adore, il est digne de vous: son
» digne ami vous assure que sa liaison
» passée avec la Marquise étoit une er-
» reur qu'il devoit abjurer tôt ou tard,
» et qui, en nuisant à sa gloire, ne pou-
» voit faire son bonheur; Edouard a
» jugé cette femme indigne, même du
» léger sentiment qu'elle lui inspira
» pendant quelque temps, lorsqu'il l'a
» vue s'unir d'intérêt avec Dorval pour
» vous nuire: je ne vois aucune raison,

» en vérité, de compter la Marquise
» pour rien dans votre histoire. Vous
» avez voulu fuir l'éclat; vous avez
» cru devoir suivre la ridicule affaire
» des Champs-Elysées : j'ai craint,
» comme vous, que Dorval ne trouvât
» charmant de raconter son rendez-
» vous amoureux avec notre bonne
» tante; mais il me paroît *prudent*,
» et peu curieux, de se mesurer avec
» le comte d'Hasfeld. Je pense qu'on
» ne parlera pas plus de cette bizarre
» aventure, qu'on n'en a parlé jusqu'à
» présent. —Il est vrai, » dit Mélise, »
« que l'Ambassadeur m'écrit: que per-
» sonne n'en a dit un mot; que Dorval
» n'est occupé que de son prochain
» mariage, et qu'il ne sait rien de la
» Marquise, sinon qu'elle ne donne pas
» signe de vie à Edouard. — Allons, »
dit Adeline, « soyez généreuse: vous
» étiez partie pour un mois; il y a huit

» jours que nous sommes ici, retour-
» nons dans huit jours à Paris. Faisons
» cette surprise à l'amoureux Edouard,
» que vous tourmentez en vérité pas-
» sablement. » Mélise approuva le plan de sa chère Adeline, et elle lui sut gré, en secret, de le lui avoir proposé. On est toujours un peu honteux de revenir de soi-même d'une résolution pénible, prise avec courage, et annoncée avec fermeté; et l'on est obligé à ceux qui, en pareil cas, viennent à notre secours, et qui, soit qu'ils nous devinent, ou qu'ils abondent par hasard dans le sens de notre désir secret, nous conseillent ce que nous brûlons de faire sans l'oser.

Mélise adopta doucement l'idée de faire de son retour à Paris, *une surprise*, et espéra qu'Adeline mettroit sa joie sur le compte de cette seule circonstance; tant il est vrai que nos cœurs aiment le mystère, et que

l'amour même le plus pur est accompagné d'une pudeur qui en rend, pour une femme délicate, l'aveu répété, véritablement pénible. Pendant que Mélise prenoit la résolution d'avancer l'époque de son retour auprès de son amant, la marquise de Beau-Bois concouroit involontairement à lever tout obstacle à leur union. Elle savoit le Comte d'Hasfeld établi à Bois-Fleury, et entendoit sans cesse parler dans le monde du prochain mariage de Dorval. Ce dernier étoit aussi parfaitement perdu pour elle qu'Edouard. C'est ce qu'elle croyoit ne devoir pas souffrir : son amour-propre étoit trop blessé de ces deux genres d'abandon; et persuadée que Dorval ne songeoit pas sérieusement à s'unir, pour la vie, à un objet aussi peu fait pour charmer, que mademoiselle de Béfort, elle pensa qu'il prendroit pour

un véritable service, de l'amener à sentir combien il valoit mieux pour lui, de se venger de Mélise et du comte d'Hasfeld à-la-fois, en s'attachant absolument à elle, qu'en se soumettant pour jamais, par pure envie de piquer Mélise, au joug d'un hymen désagréable et mal assorti. Elle avoit encore l'idée de se venger de lui, s'il rentroit dans ses chaînes. Elle comptoit alors lui déclarer tout ce qu'elle avoit d'aversion pour sa personne. Les passions, sur-tout certaines passions, sont toujours de mauvais conseillers. Comme Dorval ne venoit plus la voir et ne lui écrivoit plus, ce qu'elle prenoit pour une bouderie qu'elle sentoit bien mériter un peu, elle fit la gaucherie inconcevable de lui écrire une de ces lettres où les reproches sont prodigués en pure perte, lorsqu'une femme les adresse à un homme qui

ne l'aime plus. Elle ajouta à ses plaintes des détails qu'elle crut fort *touchans*, sur la douleur profonde dont elle étoit accablée depuis qu'il sembloit l'avoir absolument oubliée, et sur-tout une peinture pathétique du triste état de santé où sa peine l'avoit réduite. Cette lettre, adressée à un homme délicat, n'eût été qu'une inconséquence; mais écrite à Dorval, c'étoit une faute grave. Aussi Dorval regarda-t-il comme très-gai de faire lire les complaintes de la Marquise à une douzaine d'amis, *trouvant délicieux* que la nouvelle des deux genres de succès qu'il venoit d'obtenir presqu'à-la-fois (son mariage et la conquête de la Marquise), parvînt à Mélise pour lui prouver qu'il ne pleuroit point la perte de ses espérances auprès d'elle. Dorval eut sur-tout grand soin que la lettre de la Marquise tombât dans les

mains d'Edouard, et ce fut un des amis de Dorval, qui, après l'avoir lue à Edouard, ne fit aucune difficulté de céder aux instances que le jeune homme lui fit de la laisser entre ses mains. Possesseur d'une pièce aussi précieuse pour lui, Edouard alloit mander à Mélise qu'il pouvoit lui donner une preuve certaine de l'anéantissement des droits de la Marquise sur lui, lorsqu'à son grand étonnement on vint lui dire, à Bois-Fleury, qu'un des gens de Mélise venoit d'annoncer à madame de Courcy et à Isaure : « que madame la Comtesse » étoit arrivée depuis une heure à » Paris, qu'elle les attendoit dans son » hôtel, et faisoit bien des compli- » mens à monsieur le *Comte Suédois.* »

C'étoit tout ce qu'on avoit pu comprendre de la harangue du messager de Mélise : il étoit accouru à franc

étrier, et assuroit que madame la Comtesse se portoit à merveille.

La tante se perdoit en conjectures sur un retour aussi inattendu ; elle crioit qu'on mît ses chevaux, *sonnoit* toutes les *sonnettes*, faisoit faire devant elle des paquets qu'elle redéfaisoit le moment d'après, refusoit au Comte d'Hasfeld de le mener sur-le-champ chez sa nièce ; tandis qu'Isaure prêchoit Edouard pour qu'il allât rejoindre son Ambassadeur. Elle lui promit de lui donner des nouvelles de Mélise, aussitôt qu'elle seroit auprès d'elle ; et l'amoureux Hasfeld, inquiet, enchanté et troublé à-la-fois, fit seller en hâte son cheval, et courut au galop chez le Baron de Rosen. C'étoit un jour de courrier ; Hasfeld même, sans la nouvelle de l'arrivée soudaine de Mélise, se seroit rendu auprès de lui ce jour-là, mais une heure plus tard. Ils ne pou-

voient s'absenter ni l'un ni l'autre de la matinée, et ils se bornèrent à écrire à Mélise pour lui exprimer leur joie et leur étonnement de la savoir revenue à Paris, en l'assurant du regret qu'ils éprouvoient de ne pouvoir aller lui faire leur cour sur-le-champ, et en lui demandant la faveur de les recevoir à cinq heures. Mélise répondit au Baron de Rosen, qu'elle désiroit le voir d'abord *seul*, et qu'elle invitoit Edouard à venir passer la soirée chez elle avec lui. Edouard se sentoit tourmenté et intrigué à l'excès ; il eut mille peines à ne pas travailler avec distraction aux dépêches qui lui étoient confiées, et il se mit presque aux genoux de l'Ambassadeur, lorsqu'il le vit prêt à partir pour l'hôtel de Belleville, afin d'obtenir de lui la permission de l'y accompagner. « Je resterai dans le jardin, » dit-il, « dans la cour, dans l'anti-

» chambre, où vous voudrez ; mais » accordez-moi le bonheur de pouvoir » me jeter aux pieds de Mélise au » moment où votre entretien particu- » lier avec elle sera fini. J'ose en » augurer favorablement pour mes » espérances, puisqu'elle veut que » j'aille chez elle ce soir. » L'excellent vieillard sourit, et répondit, en serrant la main du jeune homme : « Je ne sais » rien refuser à mon enfant gâté. »

Arrivés chez Mélise, Edouard s'arrêta dans la pièce qui précédoit sa bibliothèque : l'Ambassadeur y fut introduit, et trouva Mélise avec sa tante et ses cousines. Elle avoua franchement qu'elle étoit revenue d'après le conseil d'Adeline. « Loin *de vous* » *tous*, » dit-elle au Baron, « j'étois, je » vous assure, fort malheureuse. — » Voilà un joli compliment pour moi, » s'écria Adeline, en riant. « Oui, mais

» il est charmant pour *nous tous*, » dit le vieillard ; « et il faudroit que *nous* » fussions *tous* ici pour vous en » bien remercier. » Mélise sourit et jeta un regard vers la porte : « Per- » sonne ne nous écoute? » dit-elle. — « Je ne crois pas, » répondit gaiement l'Ambassadeur : « s'il y a quelqu'un là, » je ne pense pas qu'il écoute aux » portes. » Adeline raconta à l'Ambassadeur ce qu'elle avoit dit à sa cousine au sujet de la liaison passée de la Marquise et d'Edouard ; et l'Ambassadeur parla dans le sens d'Adeline. « Dorval » se marie, » ajouta-t-il ; « Madame » de Beau-Bois a donné une publicité, » affreuse pour elle, heureuse pour » Edouard, à la flamme passagère dont » elle brûla un instant pour Dorval. Voi- » là ses prétendus droits sur Edouard » absolument nuls. Devenez heureuse, » *bonne* Mélise, en faisant le bonheur

» d'un homme qui vous adore et qui » est digne de vous. » Mélise avoit les larmes aux yeux, et rioit. Elle tendit la main au Baron; et ouvrant la porte avec vivacité : « Edouard! » s'écria-t-elle. Edouard s'élança vers elle. « Vous avez été si bon pour *nous*, » dit-elle à l'Ambassadeur, en montrant Edouard; « disposez de mon » sort. » Edouard tombe aux pieds de Mélise. « Je puis lever, » dit-il, » tout ce qui pourroit vous rester de » doutes. Voyez; lisez. » Il tenoit une lettre à la main : dans son agitation il la présentoit; et la vue de Mélise dont il avoit été privé pendant si long-temps, le plongeoit dans une ivresse qui le mettoit hors de lui. Il se releva, pensa l'étouffer en la serrant dans ses bras; se jeta encore à ses pieds *pour recommencer*, et finit par se jeter au cou de la tante, qui en fit les hauts cris.

Enfin, la joie lui fit faire cent folies, qui prouvèrent à Mélise combien elle étoit aimée. Dans tous les mouvemens rapides qu'Edouard avoit faits, la lettre qu'il avoit offerte à Mélise étoit tombée. Elle voulut savoir ce qu'elle contenoit d'assez intéressant pour lever tous ses scrupules, et Hasfeld lui apprit : que la Marquise l'avoit écrite à Dorval ; que dans cette lettre elle ne parloit de lui Edouard, que comme d'un homme auquel elle avoit renoncé ; se plaignant uniquement d'être abandonnée de Dorval, et lui jurant qu'elle n'aimoit que lui. « Par quel hasard » avez-vous cette lettre ? » dit Mélise d'un air sévère, en la prenant des mains d'Hasfeld. — « Je la tiens d'un ami in- » time de Dorval, » répondit le jeune homme : « il me dit que Dorval lui » avoit permis de me la remettre, pour » me prouver que si on pouvoit l'aban-

» donner pour moi, on pouvoit aussi » m'abandonner pour lui. » Mélise rougit; ensuite avec un calme parfait, elle déchira cette lettre sans la lire. « Je » vous excuse, » dit-elle au comte d'Hasfeld, « de l'avoir lue; vous » pouviez y puiser des lumières pour » diriger votre conduite envers la Mar- » quise. Je vous excuse d'avoir voulu » me la montrer; mais je dois l'a- » néantir, et il faut soutenir que jamais » elle n'exista. Demandez une écri- » toire; et si vous écrivez ce que je » vais vous dicter, je suis à vous. » Edouard vola, et revint avant que l'Ambassadeur, *muet d'étonnement*, pût dire un seul mot. Hasfeld s'assit, et Mélise dicta ce qui suit: *Je suis fâché de vous affliger; mais je dois vous dire que la lettre que vous avez écrite mardi à Dorval, est tombée dans mes mains. Soyez tranquille, je l'ai brûlée:*

vous avez commis une grande imprudence, et qui auroit pu avoir des suites désagréables pour vous. J'ai été assez heureux pour les prévenir. J'épouse Mélise ; je lui ai dit que vous étiez mon amie, et elle me charge de vous prier de venir nous voir souvent lorsque nous serons mariés : d'ici à cette heureuse époque, elle ira vous offrir son amitié. « Femme divine ! » dit Edouard en se prosternant devant Mélise. L'Ambassadeur attendri, la prit dans ses bras : « Ame noble, » ajouta-t-il, « l'époux qui ne vous » rendroit pas heureuse, seroit un » monstre.—Non, » reprit Hasfeld avec feu, « il ne sera pas dit, ma bien- » aimée, que vous me ferez honneur » d'une action généreuse que je n'ai » pas faite : j'écrirai à la Marquise que » je voulois vous montrer sa lettre, et » que c'est vous qui... —Point du tout,

» cher Edouard, » dit Mélise, « il » faut qu'elle ignore que je puis ne pas » l'estimer, et que je sais d'elle autre » chose que *son amitié* pour vous. » Trois jours se passèrent sans que ni Edouard ni Mélise n'entendissent parler de la Marquise. Edouard la croyoit partie pour quelque campagne éloignée ; Mélise la croyoit malade, et la Baronne soutenoit qu'elle avoit rompu le mariage de Dorval, et s'étoit raccommodée avec lui.

Un matin Mélise étoit seule, rêvant délicieusement à la soirée de la veille, qu'elle avoit passée avec Edouard, et au moment où elle le reverroit ; il étoit onze heures, elle ne le recevoit qu'à trois, et alors il ne sortoit plus de chez elle qu'à minuit. Sa cousine Adeline avoit quitté Bois-Fleury pour venir demeurer chez elle à Paris, et la plaisantoit sur ce qu'il y avoit encore

quatre mortelles heures jusqu'à celle où le comte d'Hasfeld viendroit. « Que » ferez-vous jusque-là? » lui dit-elle, » car vous n'êtes plus capable de vous » occuper de rien lorsqu'il n'est pas » ici? » Au moment où elle achevoit cette phrase, on vint dire à Mélise qu'une femme voilée et vêtue de noir demandoit à la voir *seule*. Après quelques questions au sujet d'une si étrange visite, elle consulta Adeline, qui fut d'avis de faire dire à cette inconnue que Mélise la recevroit en présence de sa plus intime amie, mais ne pouvoit la voir qu'en sa présence. Et comme elle se perdoit en conjectures sur ce que pouvoit être cette personne, sans que la vérité se présentât à son esprit non plus qu'à celui d'Adeline, on vit entrer une femme grande et bien faite, qui, aussitôt que le domestique fut sorti, prit avec vivacité les

mains de Mélise et s'écria en sanglotant: « Que vais-je vous dire, Madame ? » dans quelle humiliante posture il faudroit vous faire les aveux que je vous » dois ! — Madame de Beau-Bois ! dit Mélise, qui la devina sur-le-champ. « Hélas ! oui ; » dit la Marquise en ôtant son voile et couvrant son visage de ses mains. Ces *deux* mouvemens si contradictoires retinrent Adeline qui alloit sortir, et elle jeta sur sa cousine un regard effrayé ; mais Mélise lui dit : « Adeline, laissez-nous ; » la Marquise peut en effet désirer » me voir seule.» Adeline, qui voyoit à la Marquise un air égaré, hésitoit. « Ne craignez rien, » lui dit Madame de Beau-Bois ; » vous me croyez méchante, furieuse, capable de tous » les excès auxquels la jalousie peut » porter ; car sûrement vous savez « tout, » dit-elle avec amertume ;

» l'affreux Dorval ne m'aura pas épar-
» gnée; » et retenant fortement par le bras Adeline qui se retiroit, «Non, » dit-elle : « vous êtes son amie, » montrant Mélise, « écoutez le récit de mes
» fautes, entendez les cris de mes re-
» mords. Je formai avec Edouard,
» avant de l'aimer, une liaison cou-
» pable; ce n'étoit pas la première,
» il le savoit; et il ne s'attacha à moi
» qu'autant qu'un homme délicat s'at-
» tache à une femme qu'il ne peut es-
» timer. » Mélise, profondément touchée, prit les mains de la Marquise, et les serra dans les siennes, en baissant la tête comme si elle-même eût eu à rougir.

Une ame honnête souffre même des mortifications du vice, et un cœur sensible compâtit à la souffrance du repentir qui s'accuse courageusement. « Depuis,» continua la Marquise d'une

voix altérée par l'attendrissement que lui causoit la bonté de Mélise, « j'ai » profondément, passionnément aimé » Edouard; mais jamais il n'a cru à la » vérité de mon sentiment: les hommes » peuvent-ils, en effet, jamais se per- » suader que les femmes coquettes et » sans principes sachent aimer! Cepen- » dant j'idolâtrois Edouard, je l'idolâ- » trois alors même que je le trahissois, » pour triompher de l'amour que » Dorval avoit pour vous. — C'est in- » concevable, » interrompit Adeline d'un ton indigné. Mélise la regarda d'un air sévère, et la jeune fille rougit et baissa les yeux. « Inconcevable, en » effet, » reprit la Marquise; « mais qui » pourroit comprendre ou expliquer » les manies de la coquetterie! Croyez- » moi, Mademoiselle, les égaremens » honteux d'une imagination déréglée » sont les seules causes de nos écarts

» toujours méprisables. L'amour a une » ivresse, mais n'a point de délire. Un » sentiment pur chez un être honnête » ne l'entraînera pas hors du sentier » de la vertu. — Vous serez mon » amie, » dit Mélise, « votre ame » n'est point corrompue. » Et elle la serra dans ses bras. Edouard entra dans ce moment, et demeura pétrifié. « C'est un ange, » lui cria la Marquise en montrant Mélise; « je lui ai tout » avoué, je ne suis plus digne de » vous : je ne le fus jamais, je ne suis » digne de devenir l'épouse d'aucun » homme. Je me fais horreur à moi-» même. Je vais fuir le monde, un » couvent dérobera à tous les yeux » celle que la honte, et les remords » accablent. Vous serez mon amie! » avez-vous daigné me dire, » en s'adressant à Mélise : « j'espère me » rendre digne de ce titre glorieux.

» Soyez assez bonne pour venir me
» voir dans la retraite que j'ai choisie.
» Edouard, je vous ai toujours aimé,
» même au moment où je fus le plus
» coupable; je vous aimerai toujours,
» et je n'éprouverai quelque consola-
» tion, que quand je vous saurai heu-
» reux avec cette femme charmante que
» vous méritez. Mélise, Edouard est
» l'honneur, la délicatesse, la bonté
» même; je n'ose appeler les béné-
» dictions du Ciel sur vous et sur lui;
» mais je désire qu'un être plus fait
» pour être exaucé les demande et
» vous les obtienne. »

Elle sortit avec précipitation au moment où Hasfeld alloit lui offrir, du fond de son cœur, la plus tendre amitié. Cette journée fut pénible pour les deux amans. Edouard n'avoit pas à se reprocher les fautes de la Marquise: d'après l'aveu même de cette femme

Digitized by Google

coupable, elle avoit abandonné la vertu bien avant de connoître Edouard; mais l'idée de ses souffrances, le souvenir de ses aveux, attristoient deux êtres sensibles qui eussent désiré que leur félicité fût celle de tout ce qui les connoissoit. Cependant, quelque touchée que fût Mélise du sort de la Marquise, elle sentoit que l'infidélité passagère qu'elle avoit faite au Comte, mettoit une barrière éternelle entre elle et lui. Consolée par cette certitude, se reprochant la satisfaction qu'elle en éprouvoit, sa compassion pour la Marquise ressemblant trop à de la reconnoissance, elle lui vouoit un sincère attachement, comme une juste rétribution. Cependant elle fut triste tout le jour, et voulut absolument aller voir la Marquise dans la soirée. Elle quitta Edouard pour faire cette bonne œuvre, et causa à la Marquise un vif transport

de satisfaction. Mélise la trouva seule, et occupée à mettre en ordre des papiers : son appartement étoit démeublé, et tout annonçoit chez elle les préparatifs d'un départ. Mélise essaya de la détourner de fuir le monde. « Eh! qu'y ferois-je, » dit la Marquise, « après l'éclat par lequel » Dorval m'a perdue? Et j'avoue que » mon but, qui n'étoit pas celui qui » se montre, le mérite. Il a pris pour » une preuve d'amour, ce qu'il auroit » bientôt reconnu pour une preuve de » haîne. Il m'en a punie comme s'il » m'avoit devinée. Jusqu'ici mes » erreurs ne m'avoient pas encore » ouvertement déshonorée; mais à » présent.... mon opprobre est public. » — Ah, vous étiez faite pour la » vertu, » répondit Mélise; « vivez » près de nous; abjurez le projet de » vous renfermer dans un cloître; vous

» êtes jeune encore, vous avez le temps
» de reconquérir l'estime. Au milieu
» de Paris, vous pouvez vivre très-
» retirée tant qu'il vous plaira. —
» Hélas! » dit la Marquise, « une
» retraite qui ne m'offriroit pas les
» occupations auxquelles l'état mo-
» nastique soumet, seroit un insuppor-
» table fardeau pour moi. Jamais je
» n'ai su m'occuper, et voilà ce qui
» m'a perdue. Chère Mélise, je ne
» veux point chercher à excuser ce
» qui n'est pas excusable; mais si vous
» saviez quelle a été l'éducation que
» j'ai reçue, vous me trouveriez peut-
» être moins blâmable. Je perdis,
» jeune, mon père et ma mère : mon
» tuteur, homme sage jusque-là,
» épousa, lorsque j'eus atteint l'âge de
» douze ans, une jeune femme, frivole
» et coquette, dont il devint l'esclave.
» Elle me prit dans sa maison, ne me

» donna que des maîtres d'agrément,
» me fit briller d'abord dans les fêtes
» qu'elle avoit chez elle, et lors-
» que je fus moins enfant, dans toutes
» celles auxquelles elle alloit. Ah! si
» vous saviez ce que peuvent des
» exemples dangereux! si vous pou-
» viez vous imaginer le funeste effet
» de ces maximes pernicieuses, de
» ces sophismes ingénieux dont l'in-
» conduite se sert pour excuser l'oubli
» des principes, vous comprendriez
» comment je les dédaignai, au milieu
» d'une société qui ne se plaisoit qu'à
» vanter les plaisirs du grand monde,
» livrée au tourbillon, sous les yeux
» d'une institutrice qui en parois-
» soit idolâtre! Je pensois qu'elle
» me jetoit dans la vraie route du
» bonheur en me mariant, à quinze
» ans, avec un jeune homme enivré lui-
» même des plaisirs qui nous occu-

» pèrent constamment tous deux. Il
» mourut un an après notre mariage,
» me laissant veuve, sans enfant,
» et maîtresse de moi-même. Alors je
» me livrai à mes fantaisies, sans rien
» craindre, sans rien respecter. Je
» parcourus, seule, presque l'Europe
» entière; j'allai à toutes les eaux,
» à tous les endroits où l'on trouvoit
» beaucoup de monde réuni, beau-
» coup de fêtes et de bruit; je me
» donnai partout l'air et la réputation
» d'une aventurière; et la soif effrénée
» des conquêtes, qui me dominoit
» tous les jours davantage, m'égara
» jusqu'à l'instant où j'aimai Edouard
» sincèrement. C'étoit la première
» fois que j'aimois, et cependant com-
» bien d'hommes n'avois-je pas déjà
» assurés de mon amour! Si Edouard
» eût été le premier objet de mon
» attention, comme il le fut du pre-
» mier sentiment vrai que j'éprouvai,

» jamais je ne l'eusse trahi ; mais
» l'habitude de la coquetterie, prise
» depuis tant d'années.... Mélise, plai-
» gnez-moi, et n'essayez plus de me
» faire renoncer à la vie pénitente
» que je m'impose, et que je dois
» embrasser. »

Mélise sortit de chez la Marquise, très-attendrie. Elle voulut la revoir le jour suivant. Elle y mena Edouard, et les deux amans obtinrent enfin avec peine qu'elle entrât d'abord dans un couvent comme pensionnaire. Mélise sentoit qu'Edouard pourroit en quelque sorte s'attribuer un sacrifice dont Dorval ne fit que rire, car les gens frivoles rient des efforts de la vertu, et elle ne pouvoit s'empêcher de se le reprocher. Aussi, souvent elle alla visiter sa nouvelle amie. La Marquise devint parfaitement digne de ce titre, et les touchantes consolations de la religion versant tous les jours

un baume nouveau sur les plaies de son cœur, finirent par les cicatriser, et la déterminer à se consacrer entièrement à son culte sublime; elle prit le voile deux ans après le mariage d'Edouard et de Mélise. Celui de Dorval ne se fit pas. Le père de Caliste entendit parler de l'odieuse conduite que Dorval avoit tenue envers la Marquise, il rompit avec lui, et préféra de donner Caliste à un homme d'un âge mûr, qui vivoit dans ses terres. Dorval fut obligé de quitter Paris, où toutes les portes des maisons estimables lui furent fermées; car s'il existe des sociétés où le vice sans masque est toléré, grâce au Ciel elles sont en si petit nombre, que l'homme, sûr de n'être reçu que dans celles-là, doit renoncer à vivre dans le monde. Dorval voyagea, ne fut estimé nulle part. Il avoit partout l'air d'un homme qui se fuit lui-même, et il fut malheureux le reste de ses

jours, de savoir la Comtesse d'Hasfeld parfaitement *heureuse* avec un époux qui ne cessa jamais de l'adorer. Mélise, dans l'espace de vingt ans, fit trois voyages en Suède : elle passa dix années de suite à Paris, où son mari fut tout ce temps-là Ambassadeur; et lorsqu'elle maria sa fille Elise, l'aînée des six enfans dont le Ciel bénit son heureuse union, elle lui raconta son histoire, en lui disant : « Vois, mon enfant, » ce qui a perdu la Marquise, et observe que la franchise de ton père » et la mienne ont triomphé des ruses » et des artifices d'un homme aussi » adroit et aussi fin que Dorval. Cela » te confirmera ce que nous t'avons » toujours répété : que la confiance et » la bonne foi peuvent seules assurer » le bonheur. »

IMPRIMERIE DE P. GUEFFIER.

554564

584564

Digitized by Google